


EX LIBRIS
E.E.
REIDAR KVAAL



P. ANDRÉ-MARIE

LES

Ecrivains Normands

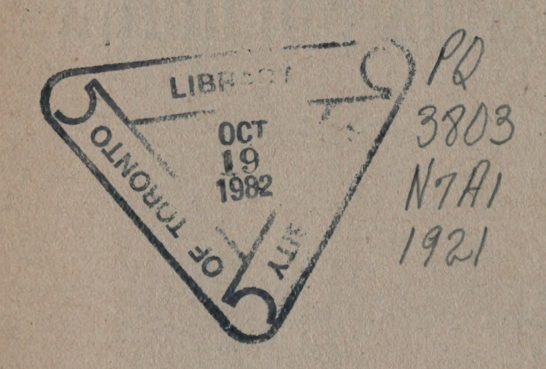
(Parodies et Pastiches)

St-Amand
Malherbe
P. Corneille
Mme d'Aulnoy
C. Delavigne
A. Carrel
L. Bouilhet
G. Flaubert.
F. Bérat
Guy de Maupassant
Th. Lebreton
Alph. Allais
H. de Régnier
Colette Yver
R. Fauchois
J. Revel
Joseph-Gillot
J. Lafond
F. Destin
G. Dubosc
Albert-Herrenschmidt
L. Letellier
Gros-René
Ch. Vallot & J. Quesnel
Ch. Th. Féret
R. Delamare
Jacques Toutain

Edition Henri DEFONTAINE

41, Rue de la Grosse-Horloge & 26, Rue Jeanne-d'Arc.

Rouen



A mon Ami HENRI DEFONTAINE, *Editeur*

Ils sont deux fois à vous, ces joyeux manuscrits,
Qu'il m'a plu certain jour d'exhumer de leur coffre :
L'éditeur Defontaine hier me les a pris ;
A l'ami Defontaine aujourd'hui je les offre !

P A.-M.

LE RESVEUR

(Sonnet)



LE RESVEUR

(Sonnet)

Quand Phebus de l'azur descend au fond de l'onde,
Quand le monde s'endort en le paisible soir,
Il me convient aller près le Robec m'asseoir
Pour écouter le chant de son eau vagabonde !

Lors, resvant, j'aperçoy quelque Nayade blonde,
Qui se mire en le fleuve, ainsi qu'en un miroir,
Et, la paupière close, il me semble entre-voir
La béate splendeur de quelque nouveau monde.

Lors, amy Jean Baudoin, (1) il ne me souvient plus
Estre un fol Dom-Quichot en disette d'écus,
Contraint de rimailler pour vivre à grande peine,

Et, l'esprit envolé dans un songe lointain,
J'oublie en ce moment que vide est ma bedaine
Et qu'en faict je ne suis qu'un pauvre purotin...

---

(1) Pour éviter toute confusion sur le sieur Jean Baudoin, auquel le poète a dédié ce sonnet, nous croyons utile de reproduire ici la notice de Ch. Livet, commentateur de Saint-Amant : « Jean Baudoin ; « Un des premiers membres de l'Académie Françoise, était de Pra- « delles, dans le Vivarois. Non moins fécond traducteur que l'abbé « de Marolles, il a laissé un nombre considérable d'ouvrages. Il est « mort en 1650 ». (Note de l'éditeur).

CONSOLATION

à

Monsieur Jérome du Poirier.



CONSOLATION

A MONSIEUR JÉROME DU POIRIER,

Gentil-homme de Caen,

Sur la mort de sa belle-mère.

Ta douleur, du Poirier, sera donc invincible,
Et mes propos joyeux
Ne pourront ramener une gaieté paisible
En ton cœur soucieux ?

Elle ne pourra donc jamais être étanchée,
L'eau que versent tes yeux,
Depuis qu'est abattu, comme une fleur séchée,
Ce ché-d'œuvre des Cieux ?

Je scay, mon du Poirier, combien ta belle-mère
Etoit pleine d'appas.
Mais pouvois-tu compter, en démente chimère,
La ravir au trépas ?

Avois-tu pris espoir, que, de vie immortelle,
Les Dieux lui feroient don,
Quand Jupiter ne put, par une faveur telle,
Conserver Sarpédon ?

Croy-tu que, par tes pleurs, ta disparue échappe
A la mort qui l'atteint ?
Attends-tu de Pluton la grâce qu'Esculape
Pour Hippolyte obtint ?

Mieux vault te rappeler que tout, par règle austère,
Ici-bas n'a qu'un temps,
Et que la chère enfant séjourna sur la terre
Quatre-vingt dix-huit ans !

Songe, dans ta douleur, à l'amère souffrance
De qui perd son enfant,
Dans la guerre tombé, faisant sauve la France
Et son Roy triomphant !...

Le jeune, en combattant, qui vers le trépas vole
Pour n'estre point vaincu,
Ne porte pas en soy ce penser, qui console,
D'avoir assez vécu !

Croy-moi, calme ton cœur, qui s'agite et soupire !
Ton mal ne doit durer ;
Et fay prière aux Dieux que jamais malheur pire
Ne te fasse pleurer !

P. CORNEILLE

CORIACE

Tragédie en cinq actes

(FRAGMENTS, PLUS UNE EPITRE ET QUELQUES LETTRES LIMINAIRES)



Lettre de Monsieur Georges Venel, architecte,
à Monsieur Tondu, bibliophile.

Rouen, ce 15 Octobre 1920.

« Bien cher Monsieur,

« Au cours des travaux, présentement exécutés en vue de la restauration de la maison de Pierre Corneille, rue de la Pie, des maçons ont trouvé, sous une des poutres du grenier, un vieux manuscrit, qu'ils ont immédiatement remis entre mes mains. J'y ai sans peine découvert les fragments d'une tragédie, inconnue jusqu'à ce jour, de notre glorieux compatriote. Sachant quelle pieuse vénération vous professez pour les œuvres de Pierre Corneille, je m'empresse de vous faire parvenir ci-joint le texte découvert, vous laissant pleine liberté sur l'utilisation que vous croirez devoir en faire.

« Croyez, je vous prie, à mes sentiments les meilleurs.

« *G. VENEL.* »

II

Réponse de Monsieur Tondu, bibliophile,

à Monsieur Georges Venel, architecte.

Rouen, le 16 Octobre 1920.

« Cher Ami,

« Merci de tout cœur pour votre aimable attention ! J'ai reçu ce matin les fragments de la tragédie inédite de Pierre Corneille et j'ai pu, avec minutie, reconstituer l'action de la pièce.

« J'estime qu'il serait d'un égoïsme coupable de conserver chez moi ce manuscrit, sans le répandre dans les milieux lettrés. Je me suis donc entendu avec mon ami, Monsieur Henri Defontaine, qui m'a promis de publier les plus beaux passages de ce curieux ouvrage dans l'un des livres qu'il se propose d'éditer prochainement.

« Puissent mon intervention, votre découverte et l'initiative de M. Defontaine ajouter encore à la gloire de notre immortel poëte !... Encore merci !

« Présentez, je vous prie, mes hommages à Madame Venel et croyez, mon cher ami, à mes sentiments d'affectueuse gratitude.

« *TONDU.* »

CORIACE

Tragédie en cinq Actes de Pierre Corneille

(1644).

A Monsieur le Commandant Quesne d'Ay,

de la Garde Royale,

Membre de l'Académie Française

« Monsieur,

« Je vous avais bien dit que « Horace » ne serait pas le dernier emprunt, que je ferais à l'histoire militaire de Rome ; et je vous en présente une suite, qui est encore tirée d'un texte de Tite-Live, dont Pierre de Laudun d'Aigaliers s'est inspiré déjà dans une de ses œuvres les moins connues. J'ai donc la témérité de vous offrir ce nouveau tableau d'une des plus belles âmes de l'antiquité, car je sais que je n'en pouvais donner le portrait qu'à celui qui, ayant reçu de la faveur divine une âme valeureuse en un si haut degré, serait le mieux en pouvoir d'apprécier les grâces du sujet. Je voudrais que le poëme, que je dépose à vos pieds, fût digne de l'action et qu'il méritât ainsi de s'acquérir, durant quelques instants, votre indulgente attention. Mais si la capacité de l'artisan

n'a pas su rendre les beautés de la matière, j'ose espérer cependant que vous ne retiendrez que la flamme généreuse qui anime mon héros. C'est cette flamme, Monsieur, que tous ceux qui vous connaissent, c'est-à-dire qui vous aiment et vous ont mille redevances, ont trouvée en votre personne, c'est cette flamme, dis-je, qui constitue le trait que vous avez particulièrement de commun avec Coriace. Ma muse de province a vécu trop éloignée des grands de ce siècle, pour être experte dans l'art si répandu de la flatterie. Je pense donc être en mesure d'éviter tout soupçon sur ma sincérité, lorsque je crois devoir donner des louanges — ce que j'accorde peu souvent — Et c'est par crainte qu'on m'accuse de prodiguer quantité de faux éloges, que je ne parlerai que de votre vertu militaire et de votre magnanimité tant de fois témoignée à tous ceux qui donnent leurs veilles au théâtre et aux lettres. Pour ces deux qualités, d'apparence si différentes, nous vous avons, Monsieur, deux obligations très signalées : L'une, de nous fournir par le courage que vous déployez dans la profession des armes, la reproduction vivante et présente des grands héros de l'antiquité, dont nous faisons le portrait dans nos écrits ; l'autre, d'honorer de votre assistance et de votre bienveillance la lecture de nos vers et de pousser l'intérêt que vous portez aux gens de lettres au-delà de la louange stérile, jusqu'à la récompense rémunératrice de leurs travaux. Vous trouverez donc bon que je m'acquitte du remerciement, dont je sais vous être débiteur, par l'offrande modeste que je vous fais de mon nouveau poëme, que j'ai choisi comme le plus convenable aux richesses de

votre cœur et de votre esprit, pour que ceux qui auront au cours des temps la clémence de lui prêter quelque intérêt, apprennent que les vertus qu'ils trouveront dans l'âme de Coriace, se montrèrent réunies dans la vôtre, avec tant d'autres encore, qui la complétèrent si bien, que je veux dans un nouveau témoignage d'admiration et de gratitude, faire serment devant Dieu d'être toute ma vie,

« Monsieur,

« Votre très humble et très obligé serviteur,

« *CORNEILLE* ».

— CORIACE —

Tragédie en cinq Actes

(*Fragments*) (1)

PERSONNAGES

Tarte, *vieux gentilhomme d'Albe, tuteur de Coriace et ami de la famille.*

Coriace, *fils de Camomille, amant de Sabinette.*

Camomille, *veuve de Coriace et sœur de Vorace.*

Sabinette, *fille de Vorace, amante de Coriace.*

Vorace, *frère de Camomille, père de Sabinette*

Tartine, *fille de Tarte, amoureuse de Coriace.*

Amélie, *dame romaine, confidente de Camomille.*

Hercule, *soldat, confident de Coriace.*

(La scène est à Rome, dans une salle de la Maison de Camomille).

(1) Le texte complet de cette tragédie n'a pu être retrouvé. Nous n'en possédons malheureusement que de rares fragments. Par suite du grand nombre de scènes qui nous manquent, le court passage publié dans ce volume pourrait sembler assez obscur aux lecteurs. Nous avons donc prié Monsieur Tondu, l'éminent bibliophile rouennais, de bien vouloir joindre au poëme quelques notes explicatives, qui permettront de mieux suivre l'action puissamment dramatique de cette œuvre inédite. (*Note de l'Editeur*).

De l'amour de Camomille et de Curiace, tué, comme on sait, par son beau-frère Vorace, est né un enfant qui a nom Coriace. Celui-ci a grandi sans que Camomille, sa mère, et Tarte, vieux gentilhomme d'Albe, son tuteur, lui aient révélé le terrible drame qui s'est déroulé avant sa naissance. Dans cette ignorance, le jeune homme s'est violemment épris de Sabinette, la fille de Vorace, son oncle, le meurtrier de son père. Coriace, atteignant sa majorité et devant s'engager prochainement dans les légions, sa mère décide de lui faire connaitre la vérité. Les révélations de Camomille à son fils constituent la plus belle scène de l'acte III. (*Note explicative de M. Tondu*).

ACTE III

Scène IV.

— CAMOMILLE, CORIACE —

CAMOMILLE

Coriace, mon fils, il me faut te parler !

CORIACE

Parlez, de grâce !

CAMOMILLE

O Dieux !

CORIACE

Vous ne pouvez céler
La forte émotion qui pénètre votre âme !

CAMOMILLE

Ah ! le pénible aveu...

CORIACE

La bouche d'une femme
N'est-elle toujours prête à livrer un secret ?

CAMOMILLE

Depuis longtemps, mon fils, par un zèle discret,
Je cache à tes regards la douleur qui m'oppresse,
Afin que de mon deuil nul chagrin ne paraisse
Et de tes jeunes ans n'attriste les beaux jours !...

CORIACE

Je...

CAMOMILLE

Ne m'interromps pas ! Durant ce long discours,
Ne profère aucun mot, tiens ta langue captive
Et si ton cœur s'emplit d'une fureur trop vive,
Ne la laisse éclater que quand j'aurai fini !...

CORIACE

Bien !

CAMOMILLE

Venge-moi !

CORIACE

De quoi ?

CAMOMILLE

D'un forfait impuni,
Dont je dois aujourd'hui te révéler l'histoire

Et que vingt ans n'ont pu chasser de ma mémoire.
Voici l'âge venu de ta majorité
Et l'heure d'accueillir la sombre vérité.
Apprends donc qu'au moment de ta conception,
— Inutile rappel de ma séduction —
L'ambitieuse Rome avait ouvert la guerre
Contre Albe, cher pays de ton malheureux père.
Déjà devant nos murs, les adverses armées,
D'une égale vertu pour la lutte animées,
S'avançaient fièrement pour en venir aux mains.
Quand Albe vint offrir, aux dictateurs romains,
Pour éviter les maux d'une guerre civile,
Que chaque camp choisît trois guerriers de sa ville
Qui combattraient pour tous au nom de leur cité,
Ce généreux accord fut sans peine accepté.
Mon âme espérat donc en sa jeune innocence
De la paix désomais goûter la bienfaisance ;
Et l'auteur de mes jours devaît le lendemain
A celui que j'amais faire don de ma main.
Bientôt, le bruit courut, que Rome en confiance
A mes frères lassait le soin de sa défense.
Sachant d'un te honneur et le prix et le poids
Nous voulions célébrer la gloire de ce choix,
Quand Flaviannous dit qu'en face des Horaces,
Albe, pour sonsalut, dressait les Curiaces...
Mesures-tu, mon fils, avec quelle rigueur
Le sort à ce moment vint éprouver mon cœur,
Que s'allaient disputer l'amante et la romaine ?

Rome, ayant le salut, avait ainsi ma haine
Et Sabine, ta tante, en ces cruels milieux,
Pour Rome et son époux sacrifiait aux Dieux,
Mais, par un prompt retour en ces destins contraires,
Les implorait pour Albe, en pensant à ses frères.
L'heure vint du combat. Ton oncle, dont l'orgueil,
Oubliait que ce choix nous plongeait dans le deuil,
S'en alla d'un pas sûr, et ton généreux père,
Que ne put retenir ma pressante prière,
Sans que par mon amour il se fît émouvoir,
Le suivit pour répondre à l'appel du devoir.
Réfléchis, Coriace, aux angoisses mortelles
Qui troublèrent mon âme, avide de nouvelles,
Tandis que je savais le combat engagé,
Qui par la seule mort pouvait être abrégé...
Espérant, sans y croire, un incertain miracle,
Mon esprit attendait quelque divin oracle ;
Et mon cœur féminin, brisé par tant d'émoi.

CORIACE

Ah !

CAMOMILLE

Silence, ai-je dit.

CORIACE

C'était plus fort que moi !

CAMOMILLE

Te dirai-je, mon fils, les mille circonstances
Qui vinrent en mon cœur aviver mes souffrances :

De faux renseignements, partis de tous côtés
Et dans notre maison, par Julie ébruités,
Les discours insensés de ton grand-père Horace
Qui vantait devant tous les vertus de sa race,
Et la foule d'amis, qui, plaignant mon malheur,
Faisait par ses propos redoubler ma douleur ?
Je demandais aux dieux de clore ma misère
Quand je vis arriver le chevalier Valère.
Ce jeune gentilhomme avait devant mes yeux
Mainte fois révélé son amour et ses feux
Et j'avais jusqu'alors, sans plaisir ni sans blâme,
Accueilli les aveux de sa constante flamme.
Je le croyais venu, d'amour toujours brûlant,
Pour me tenir encor quelque propos galant !
Hélas ! je me trompais ! Un objet plus sévère
A mes pieds, en ce jour, avait conduit Valère.
Ce chevalier, sans soins et sans ménagement,
Me venait du combat dire le dénouement,
Et c'est de cette bouche, à l'ordinaire aimable,
Que j'appris du destin l'arrêt épouvantable :
Curiace, ton père, après de vains exploits
Pour que sur les Romains Albe affirmât ses droits,
Succombait en héros...

CORIACE

Mère, achevez de grâce !

CAMOMILLE

Lâchement immolé...

CORIACE

Par ?...

CAMOMILLE

Ton oncle Vorace !

CORIACE

Mon..

CAMOMILLE

Ne réplique point ; je sais de quelle ardeur
Pour ta jeune cousine est enflammé ton cœur...
Tu connais mes tourments. Vois en ta conscience
Qui tu dois écouter, tes feux ou ma vengeance.
Je ne te dis plus rien. Seulement souviens-toi,
Dans le rude confl't qui te remplit d'émoi,
De ce noble penser, que le fils dégénère
Qui survit vingt-deux ans au bonheur de sa mère !

Scène V

CORIACE (*resté seul*)

O rigueur d'un destin cruel !
Mon cœur, en ces combats, plein de sombre détresse
Balance entre l'amour d'une tendre maîtresse
Et l'accomplissement d'un désir naturel.
Entre deux êtres chers qu'également il aime,
Il souffre du dilemme :
Amant sans femme ou bien fils sans honneur !
Dans son trouble il s'arrête :

Car à ma mère on vola le bonheur
Et le voleur engendra Sabinette !

Quand j'ai, brûlant de feux si doux,
En mon esprit perdu le besoin de vengeance,
Ma raison se réveille au rappel de l'offense
Et contre mon amour élève mon courroux...
Mais bientôt, à son tour, vient combattre ma flamme.
Elle ordonne et réclame
L'oubli honteux du chagrin maternel !
Mon bras vengeur s'arrête,
N'osant punir l'infâme criminel,
Parce qu'il est père de Sabinette !

Eh quoi ! Je balance aujourd'hui,
Moi, le fils d'un héros qui mourut dans la gloire !
Laisserai-je imputer par Rome à ma mémoire
De m'être révélé comme indigne de lui ?
Tirons notre raison et vengeons-nous du crime !
Le meurtre est légitime,
Quand il veut d'une mère assurer le bonheur ! (1)
L'amour en vain m'arrête !...
N'hésitons plus, puisque, perdant l'honneur,
Du même coup, je perdrais Sabinette !

Assez, assez parlé, mon cœur !
Invengé, je ne puis mériter ma maîtresse.
La voix de ma raison m'accuse de faiblesse !...

(1). Conception discutable ! (*Note explicative de M. Tondu*).

Rends grâce, Coriace, au sort plein de rigueur,
Qui voulait de ton âme éprouver la vaillance !
Va, cours à la vengeance,
En rougissant d'un tel balancement !
Que plus rien ne t'arrête !
Donne à l'infâme un juste châtiment,
Même s'il est père de Sabinette !

Des lacunes nombreuses, dans les manuscrits des deux derniers actes, ne nous permettent pas de publier ici d'autres scènes in-extenso. Mais il est possible de reconstituer le dénouement de la tragédie par les quelques feuillets isolés qui nous sont parvenus.

A l'acte IV, Coriace, pour obéir au vœu de sa mère, provoque Vorace et le tue. Sabinette, fidèle à la voix du devoir, vient demander à Tarte vengeance contre son pupille Coriace. Camomille, apprenant que la mort de son époux est enfin vengée, va mourir de joie derrière le théâtre. Et Tartine, qui aime Coriace en secret, se réjouit que les circonstances aient mis un obstacle au mariage de Coriace avec sa rivale Sabinette.

Au cinquième acte, Coriace, à peine arrivé dans la Légion, s'y distingue à la conquête de Fidènes. Sabinette, sans nouvelles de lui, le croit mort au combat et laisse éclater sa douleur. Tarte vient lui apprendre que son amant vit et qu'il s'est couvert de lauriers. Sabinette se laisse persuader par le vieux gentilhomme et consent à donner sa main à Coriace. Tartine, dans son amour malheureux, entre au Collège des Vestales. (*Note explicative de M. Tondu*).

Madame d'Aulnoy

JOLIETTE ET RONEO

Conte



JOLIETTE ET RONEO

(Conte)

Il y avoit une fois un roi et une reine, desquels l'unique fille étoit si jolie que tous déclaroient n'avoir vu en ce monde rien d'aussi beau. On la surnommoit Joliette. Un jour, des sujets vinrent en grand émoi au château et se plaignirent au roi que la troupe des Nains, qui habitoient la forêt voisine, ravageoit leurs récoltes, faisoit maincts dégâts dans les guérets, et que son chef, le vilain Bâdudo, commettoit des méfaicts abominables. Le roi leur répondit que ce récit le mettoit fort en peine et il leur promit d'envoyer ses gardes fidèles contre les méchans Nains. Il fit sur-le-champ quérir Ronéo, homme d'armes jeune et bien faict. Il le chargea de mener la guerre contre les audacieux ennemis. La reine, qui avoit grande affection pour Ronéo, dit au roi que c'étoit là mission dangereuse, les Nains ayant mainctes ruses cruelles en leurs cervelles et pouvant bien faire mille maux au loyal chevalier. Le roi répondit : Laissez-moi, je sais que Ronéo est mon seul sujet faict pour mettre la troupe hostile en déconfiture. Si, comme je le croy, il anéantit les compagnons de Bâdudo, je lui donnerai, en preuve de reconnoissance, ma fille pour épouse. Joliette, qui à l'ordinaire demeuroit sourde aux galans propos de ses amans, eut vive liesse en oyant son père dire

cela, car elle aimoit secrètement le prince Ronéo. Cependant le beau soldat, ayant vite réuni une forte armée, partit bravement en campagne.

Peu de jours après, le roi mourut. Sa femme et sa fille en eurent chagrin inconsolable. La reine fut tant affligée qu'elle s'enferma dans le petit cabinet où trônoit son défunct mari. Elle y resta pendant cent heures sans boire et sans manger. On se demandoit même ce que la reine pouvoit bien faire au cabinet. Enfin — car il n'est pour les femmes nulle peine qui ne s'efface — elle en sortit soulagée et s'enquit aussitôt si l'on avoit quelque nouvelle du fidèle Ronéo. Celui-ci apparut alors et fit savoir qu'ayant eu à déjouer mainct piège de Bâdudo, il avoit été longtemps incertain s'il seroit vainqueur, mais que la troupe des méchans nains avoit été tuée toute entière dans un dernier combat par ses vaillans soldats. La reine fut de ce faict tant joyeuse qu'elle oublia son malheur du même coup. Comme elle se trouvoit encore jeune et que l'amour la pressoit souvent de son tyrannique aiguillon, elle ne voulut point se souvenir de la promesse du roi et songea malignement à se faire épouser elle-même par le noble guerrier. Elle alla en grand secret dans le palais de la Fée Yveline, qui avoit découvert certain élixir miraculeux, propre à rendre la jeunesse avec tous ses avantages. Elle supplia la fée de lui donner quelques gouttes de la précieuse liqueur en termes si enveloppans, si convaincans, qu'elle obtint cette faveur. Elle revint alors au château et peu de ses gens la reconnurent, tant elle étoit rajeunie. Le lendemain, la reine décida de faire un grand bal pour fêter en pompe la vic-

toire de Ronéo. Pour que le plaisir fût plus vif, elle dit aux invités de venir avec des masques sur le visage et des travestissemens. Le soir, la reine revêtit une toilette d'or ciselé, elle prit des garnitures de pierreries de toutes les manières, des gants et des bas de soie, des rubans et des dentelles. Jamais elle n'avoit été si belle. Quand elle apparut, tous les hôtes lui firent grande révérence ; et elle entendit tout autour d'elle des « *Comme elle est donc jolie !...* » unanimes. Elle s'alla seoir dans un coin où se tenoit un bel homme, tout vêtu de vert et duquel la figure étoit cachée par un masque de velours noir. Elle crut que cet homme étoit Ronéo, elle s'approcha de lui et l'entraîna dans la danse. Cependant qu'ils tourbillonnoient, le mystérieux seigneur lui murmura :

« Reine, vous avez plus que votre front ne porte !
A quoi bon vous changer, vous farder de la sorte ?
Pensez-vous donc ainsi duper le dieu d'amour ?
Rarement même un sot prend la nuit pour le jour ! »

Sur le champ une grande flamme s'éleva et le danseur, qui était un Esprit, disparut dans une colonne de fumée. La reine fut fort marrie de cette aventure et, à fin de se venger, elle enferma Joliette dans une salle obscure du donjon. Après cela, elle eut la méchanceté de dire faussement à Ronéo que sa fille avoit quitté le château pour épouser le prince Landru, un vilain seigneur du voisinage. Le pauvre chevalier fut en peine long-temps, mais peu à peu les charmes divins de Joliette s'effacèrent de son esprit et en même temps les appas

de la mère lui apparurent davantage. La reine croyoit avoir conquis le chevalier et voyoit presque l'hymen accompli, quand, un soir, elle trouva sur sa fenêtre un message, envoyé par la fée Yveline et déposé là par un petit oiseau. Elle lut ce message : « Va, petit oiseau, dire à celle qui ne veut respecter le vœu de son défunct mari, que demain je la ferai si laide, si laide que tous s'écarteront d'elle avec horreur ; ses cheveux deviendront d'un roux couleur de flamme, ses yeux se rempliront de chassie, son visage se couvrira de boutons. Je ferai son corps ridicule, car, les rotondités qu'elle a devant, je les mettrai derrière, et les rotondités qu'elle a derrière, je les mettrai devant ! »

La reine, pleine d'effroi, fit en grande hâte sortir Joliette de son cachot et manda Ronéo. Elle fit aveu au chevalier de son vilain mensonge et elle unit les mains des deux amans.

C'est toujours la belle jeunesse,
Cet inestimable trésor,
Qu'à l'âge de l'âpre vieillesse,
On voudrait posséder encor !
C'est pour en jouir au plus vite
Et connaître à nouveau l'Amour,
Que la reine rendit visite
A la Fée Yveline un jour...
Et, si lors la Fée inquiète
N'avait mis frein à ce fléau,
On peut craindre que Joliette
N'ait pas épousé Ronéo.

Mais, une fois de plus, grâce au féal génie,
Qui pour Amour a combattu,
Nous voyons que le sort punit la félonie
Et récompense la vertu !...

Casimir Delavigne

MARIANNE ET L'ETRANGER

(Huitième Messénienne du livre deuxième)



MARIANNE ET L'ETRANGER.

(*Huitième Messénienne du Livre deuxième*).

Etranger, que veux-tu ? — Quelque asile, de grâce !
— Quel est ton crime ? — Aucun ! — Qu'as-tu fait ? Trop [de bien !
— Ton pays ? — Un ingrat, dont je fus le soutien,
Qui m'adorait hier, mais aujourd'hui me chasse...
— Quelle en est la raison ? — Le plus noir des complots !
— Comment me paieras-tu ? — Par bons de la défense !
— Qui t'osera poursuivre au sein de mes enclos ?
— La fureur d'un monarque... Au bruit de mes sanglots,
Verrai-je s'entr'ouvrir les portes de la France ?
— Entre... Quel est ton nom ? — Je suis Venizelos !

Recevez-le, peuples de Gaule,
Dans vos cités et dans vos cœurs,
Lui qui, pour vous faire vainqueurs,
A bravé l'exil et la geôle
Et qui doit, à son noble rôle,
De son sort présent les rigueurs...
Aux héros, aux martyrs France toujours propice,
Ouvre-lui largement tes bras,
Pour qu'il sente à quel point tu flétris l'injustice
Et tu méprises les ingrats !

O cîmes du Parnès, ô rives de l'Asope,
Du limpide Evenos vallons silencieux,
Allez-vous encourir le reproche en Europe
D'être inhospitaliers pour vos fils et vos dieux ?

Hellas, sur l'onde calme, où court la néréïde,
Peux-tu, sans pressentir un imminent danger,
Sans crainte, contempler, voguant vers l'étranger,
Ce second brillant Aristide ?

As-tu donc oublié le zèle merveilleux,
Les incessants efforts et les persévérances
Qu'il lui fallut fournir pour défendre en tous lieux
Tes nationales espérances ?

Cependant, sans qu'un pleur vienne humecter ton œil,
Tu le vois s'en aller vers un lointain asile
Et tu ne comprends pas, nation versatile,
Que le jour de sa fuite est pour toi jour de deuil !
Non ! Tu ne comprends pas ! Et, de Dion au Taygète,
Des champs de Mésogée au cap Chélonatas,
La Grèce entière a pris un joyeux air de fête
Et le rose laurier fleurit à l'Eurotas !
Pourquoi cette clameur, qui vers ton azur monte ?
Hellas, trois fois Hellas, tous ces chants triomphants
Ne pourront à nos yeux dissimuler ta honte
Ni le crime d'oubli, qu'ont commis tes enfants !
Tu veux donc célébrer le retour d'un monarque,
Que tu juges, dis-tu, digne de ta faveur
Et tu glapis de joie, en regardant la barque
S'éloigner du Pirée, emportant ton sauveur.

Dans l'enthousiasme dément,
Que tu montres au triste Sire,
Ne vois-tu pas le Musulman
De ton aveuglement sourire ?
Tandis qu'en hymne solennel
Ton ingratitude s'épanche,
Déjà le soldat d'Ismaël
Nourrit maint dessein de revanche !
N'entends-tu pas le cri plaintif
De celui qui ton peuple chasse...
— Rare propos d'un fugitif — :
« Ils vont, dit-il, perdre ma Thrace ! »

Tu te railles, Hellas, du sublime banni
Qui sanglote en secret de n'avoir plus sa Grèce...
Les beaux jours sont passés ! Ton éclat s'est terni !
Tu ne reverras point ton ardente jeunesse,
Enfants de Salamine, enfants de Marathon,
Instruits des souvenirs de siècles grandioses,
Se dresser frémissants, aux appels du clairon,
En valeureux champions des plus loyales causes...
Aux parades du roi, réserve tes soldats...
Dans de justes combats, ils ne sauraient paraître !
La Grèce de Tino n'est pas, ne peut pas être
Le pays de Léonidas !

France, détourne-toi d'une Grèce sans gloire,
Car c'est pour son grand cœur que jadis tu l'aimais !

Elle est morte et n'a plus de vif que la mémoire
D'un superbe renom, effacé pour jamais !

O pêcheurs d'Oropos, montagnards du Tymphreste,
Pâtres thessaliens, citadins de Psophis,
Malheur, malheur à vous, qui, pour un roi funeste,
Avez sacrifié le meilleur de vos fils !

ARMAND CARREL

LA POLOGNE EN DANGER

LA POLOGNE EN DANGER

9 Septembre 1831.

M. Casimir Périer m'a fait hier l'honneur de censurer une colonne entière du *National*. Je m'en voudrais de mettre en doute la pureté des intentions de l'honorable ministre : en coupant sans pitié mon article, il a certes agi suivant des considérations d'intérêt général, et non pas, ainsi que certaines personnes me l'insinuent, sous l'impulsion d'un conseiller militaire, auquel je n'ai pas l'heur de plaire (1). La nouvelle, qui fit prendre au gouvernement une mesure si draconienne à mon égard, est maintenant officielle et connue de tout Paris : Les Russes encerclent Varsovie, et nous pouvons tenir pour chimérique l'espérance de voir la cité polonaise résister à l'étreinte des armées ennemies. Puisqu'aujourd'hui la censure, anesthésie de l'opinion publique, se montre plus clémente envers moi, (la conservation intégrale de cet article en est la preuve), qu'il me soit permis d'exprimer mon étonnement de ne rencontrer qu'indifférence dans l'esprit des membres du Parlement en face d'événements d'une telle gravité. Je ne puis comprendre que des hommes de la valeur de Messieurs Maison, Lafitte et Guizot semblent se désinté-

(1) Sans doute, M. le Comte Lobau, commandant la garde Nationale (*Note de l'Editeur*).

resser du sort des Polonais. Je sais qu'à tout système préconisant l'intervention française sur la Vistule, vous n'êtes guère propice, ô Thiers ! Mais je soutiens que la France doit suivre en cette affaire une politique nette, sans flottements ni tergiversations. Dans la séance d'ouverture de la session, les paroles du roi ont montré la sollicitude de la couronne pour la Pologne et son peuple opprimé par trois voisins avides. Le public a accueilli ces déclarations avec enthousiasme. Le gouvernement doit donc sans délai traduire en actes cette volonté du pays, clairement manifestée. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une simple action diplomatique. L'instant est grave, je le répète, la situation critique, et nul aujourd'hui ne mérite d'être plaint comme un Polonais. Il faut un ordre de sauver, coûte que coûte, nos valeureux alliés ; il faut que, devant le péril qui menace, nous formions le faisceau de nos forces, pour assurer la paix et le salut de la Pologne.

Le ministre a déclaré que l'ordre règne à Varsovie ; et, ceci dit, il a refermé son portefeuille et rejoint son fauteuil avec un air satisfait. Puis, le soir même, il a opéré avec ses ciseaux dans mon journal des découpures fort adroites.

L'heure n'est plus de capituler sur les mots, Monsieur le Ministre. Les hésitations vous perdent : Il est temps d'y renoncer. Une décision rapide peut amener un revirement complet dans la situation de l'armée polonaise. Mieux commandée, mieux guidée, cette glorieuse phalange, un instant refoulée, regagnera le terrain cédé pied-à-pied. Pour ma part, je verrais avec joie l'un de nos généraux les plus illustres pren-

dre d'abord la route de Varsovie et ensuite le commandement suprême de l'armée de défense. Ce chef, dont la mission serait de ramener la victoire sous les plis des drapeaux polonais ne devrait pas être pris parmi le groupe compact des courtisans. Dans la pléïade des grands noms militaires, le gouvernement n'aurait que l'embarras du choix : si le général Lafayette, récemment écarté de son commandement avec l'assentiment du *Parlement-Croupion* et chargé des délicates fonctions d'inspecteur-contrôleur des champs-de-tir de la Haute-Vienne, ne convient pas aux dirigeants actuels, le nom du général V. Gand réunirait à coup sûr les suffrages unanimes des Français.

Nous attendons maintenant notre ministère à l'œuvre. Je tiens à clamer sur tous les tons : Le temps presse. Quant à vous, Polonais, nobles frères d'armes, nous nous retrouverons ! La France, soyez-en certains, acquittera la dette de la reconnaissance (1) et de l'honneur !

Je m'excuse de la longueur de cet article, que M. Casimir Périer d'ailleurs raccourcira peut-être comme le précédent. J'accepte sans acrimonie ces petites misères, car je porte en moi la conviction d'accomplir mon devoir de journaliste et de Français ; et de plus, voir passer au « *caviar* » ses articles sur les affaires de Russie, n'est-ce pas aussi distingué, somme toute, que de se faire blanchir à Londres ?

(NATIONAL).

(1). Il était aussi difficile à cette époque de faire acquitter par la France sa dette de reconnaissance qu'il est aujourd'hui malaisé d'obtenir de Lénine la reconnaissance de sa dette. (*Note humoristique de l'Editeur*).

Louis Bouilhet

RENAISSANCE AMOUREUSE



RENAISSANCE AMOUREUSE.

En quel livre ai-je lu qu'un prince de Sodome,
Fatigué des faveurs des dames de sa cour,
Fit par Groum, son valet, chercher en son royaume
Quelque nubile enfant, digne de son amour ?...

Devant ce messager vinrent toutes paraître
Les fameuses beautés des villes de l'Elam.
Après long examen, Groum choisit pour son maître
La brune Kouch-Téla, vierge de Montgargam !

Elle avait pris seize ans, et, sur sa jeune bouche,
Fleurissait un sourire, aussi doux que le miel.
Lorsqu'elle s'éveillait, le matin, sur sa couche,
Dans son regard d'azur, se réflètait le ciel.

Son corps soyeux et mat semblait d'ambre authentique,
Car, au sortir du bain, par l'esclave frotté,
Il émettait un flux subtil et magnétique,
Transmetteur de frissons et d'électricité !

Parfois elle pleurait de vivre toujours seule,
Ayant déjà perdu ses plus chers ascendants.
Il ne lui demeurait sur terre qu'une aïeule,
La vieille Trégaga, sourde, aveugle et sans dents !

Lorsqu'au jour du départ, la longue caravane
Fut prête à s'ébranler vers l'ardente cité,
Groum offrit à la vierge un coursier d'Ecbatane,
Puis à l'auguste aïeule, un chameau retraité.

Après un jour de route, épuisant et torride,
Kouch-Téla pénétra dans le palais doré,
Les plats étaient dressés pour le banquet splendide,
Par Poth Hellé Chabô savamment préparé.

Le prince salua l'aïeule et la pucelle
Et plaça galamment chacune à son côté,
Mais, pendant le repas, ne dit mot à la belle,
Semblant indifférent à sa précocité.

Par contre, à Trégaga, l'hôte fit mainte avance
Et devint son amant vers la fin du festin...
Il fallait un tendron, *retombant en enfance*,
Pour réveiller les sens du prince libertin !

(1849).

GUSTAVE FLAUBERT

LE CORTEGE DE LA VIERGE HEROIQUE

(*Suivi d'une lettre à un critique*)



LE CORTEGE DE LA VIERGE HEROIQUE

(tiré des « *Fêtes Carthaginoises* »)

Tammouz, mois des fleurs éblouissantes, répand sur la terre ses effluves embaumés. Au ciel, une barre lumineuse s'élève du côté de l'Orient, et les clairs rayons du soleil d'été glissent aux flancs des côteaux, versant sur les cités une pluie d'or étincelante.

Dès l'aube pâle, Kart-hadschat, ville d'Elissa, s'éveille au bruit des cymbales et des flûtes ; des hoplites, armés de sarisses, traversent les rues en pelotons serrés, se rendant vers l'Auguste Tour, temple de la Vierge Héroïque. Du Harousch-noir et des confins de la presqu'île, une foule bruyante et bigarrée afflue vers Carthage. Il y a là des guerriers, anciens mercenaires d'Hamilcar, des paysans aux traits durcis par l'âpre labeur quotidien, des femmes aux visages barbouillés de vermillon. On voit courir par les rues des esclaves, à demi nus, évadés de l'ergastule. En ce jour de gloire, la cité des Barca célèbre la mémoire d'Arké, la vierge aux bras d'acier, qui, lors des guerres puniques, bouta hors des frontières l'envahisseur perfide, à la haine tenace.

Un cortège de Triomphe doit traverser, des Mappales à Mégara, la ville, ornée de banderoles et d'oriflammes, et porter une palme d'or au lieu sacré, sur le bûcher, où l'héroïne rendit à la déesse Tanit son âme forte et blanche. Tout à

coup, le chant des cloches résonne dans l'atmosphère limpide. Alors, en silence, la ville entière s'agenouille. Au milieu du peuple, prosterné contre le sol, les premiers clinabares s'avancent avec lenteur : cavaliers numides revêtus de la lourde armure, fantassins de Cappadoce sanglés dans leurs ceinturons de fer, frondeurs baléares portant en leurs sacs de cuir fauve les balles d'argile, gardes carthaginois écartant à coups de fouet la tourbe des curieux. Cependant on perçoit des sons graves et fêlés qui se rapprochent, et, parmi le scintillement des armes, on devine au loin quelque chose de pourpre, d'une splendeur indéfinissable. Deux hérauts soufflent dans leurs cornes d'argent. Des guerriers apparaissent, brandissant les bâtons de bois bleu, que terminent des têtes de cheval, augustes enseignes de la République. Chacun retient son haleine et reconnaît, dans le défilé grandiose, la longue théorie des notables de Carthage : Bignô, ambassadeur de l'Empire, à la stature majestueuse, au regard doux et bienveillant ; le suffète Vàhli, avec son écharpe multicolore ; Laâlman, préfet de la province, dont la toge de byssus, attachée aux épaules, laisse les bras découverts ; Mô-duy, capitaine illustre, chéri de Gurzil, dieu de la guerre ; puis, dans son costume de parade, le chef glorieux de la Légion, surnommé Le Brun par ses soldats pour son teint hâlé, brûlé du feu, bronzé par les fièvres et les soucis des combats. Le rouge éclat, entrevu dans le lointain, se précise maintenant en une forme humaine, imposante et sereine, au centre du cortège triomphal : Le vénérable Dub' Hoas, grand-prêtre d'Eschmoûn, passe, le front haut, les

yeux noyés de mystère, la main levée en un geste large de bénédiction. Une émotion poignante s'empare des cœurs. Une clameur, d'abord sourde et confuse, monte vers le ciel en hymne d'action de grâce. Des jeunes filles, roses comme des grenades entr'ouvertes, portent la palme dédiée à la fière Arké, tandis que les accords des tympanons et des kynnors se mêlent aux murmures fervents de la foule. Parfois, dans les intervalles de la musique, on entend claquer sur les dalles les cothurnes pesants des hoplites. Derrière les sénateurs et les principaux membres du Grand-Conseil, marchent des groupes de rhéteurs, de philosophes et d'écoliers aux coiffures bariolées, des vétérans chenus de la funeste bataille des Iles Ægates, des représentants de corporations et de métiers, enfin des agents d'information, conduits par Genc' Havas, leur chef.

Sur la place de Khamon, où se dressa le bûcher de la Vierge, le cortège fait halte et s'épanouit en hémicycle, face à la plaque de marbre où se trouve gravée l'inscription commémorative. Vahli, successeur du puissant Hannon, monte solennellement les dégrés de l'estrade de porphyre rouge. Il déroule un long morceau de papyrus et déclame, d'une voix métallique et ferme, des stances lyriques, écrites en langue punique, où sont exaltées les vertus d'Arké-Rabbetna. Nul bruit ne s'élève de cette foule religieusement recueillie ; on entendrait voler un scarabée aux élytres d'azur, et, durant le discours du suffète, où retentissent les mots magiques de Liberté, de Démocratie, de Triomphe du Droit, et d'autres termes en usage fréquent dans les harangues publiques, un

fantôme merveilleux plane, les ailes déployées, au-dessus de l'assemblée immobile.

Dans une communion patriotique des âmes, tous les assistants, patriciens et plébeiens, maîtres et esclaves, prêtres de Baal, de Tanit ou de Zeus reconnaissent alors, en cette vision fugitive, le radieux emblême de la Concorde nationale.

— APPENDICE —

Une revue normande, ayant formulé plusieurs réserves sur l'exactitude de ce récit, M. Flaubert adresse en réponse au Directeur de cette revue, la lettre suivante :

20 Janvier 1863.

« Mon cher Maître et Ami,

« J'ai lu avec un certain intérêt l'article, où vous analysez et jugez sans douceur mon « Cortège de la Vierge héroïque ». Je ne m'attendais pas, en publiant cet essai de reconstitution historique, à trouver dans votre commentaire une telle sévérité, mise au service d'une telle incompétence.

« J'ai toujours ressenti à votre endroit une indéfectible affection. Ce sentiment profond me permet de vous parler en ami et de relever sans faiblesse vos assertions perfides ou mensongères.

« Vous me reprochez certaines *erreurs archéologiques,* et affirmez à la légère qu'à l'époque où le suffète Vahli présidait aux destinées de Carthage, « *les gardes municipaux n'utilisaient plus le fouet, mais la matraque* ». Bien que je ne possède pas votre science universelle, je puis aisément réfuter votre acerbe critique. La matraque, à laquelle vous semblez tenir si fort, fut donnée aux gardes de Carthage par le commissaire central Renhô plusieurs mois après la célébration de la fête d'Arké.

« Je vous renvoie sur ce point à la 76e dissertation de l'abbé Mignot (mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome XXI ou XLIV, je ne sais plus. Cherchez !)

« En outre, je n'accepte pas le mot d'*anachronisme* appliqué aux services d'information que j'ai fait défiler dans le cortège triomphal. Genc' Havas est parfaitement contemporain de Vahli ; en voici la preuve : Je possède l'extrait d'un procès-verbal de séance municipale, retrouvé dans les ruines du temple de Thugga, et, sur ce parchemin authentique, figurent par un curieux hasard les deux noms précités. Aucun doute n'est permis. Je tiens à votre disposition une photographie de ce document, ne pouvant mettre entre vos mains une pièce si rare et si précieuse.

« Enfin je riposterai à votre reproche d'*invraisemblances dans le récit,* en vous disant que ce cortège d'Arké, dont vous me contestez l'ordonnance, je l'ai vu, entendez-vous, vu, de mes propres yeux vu, que j'ai exclusivement rapporté des faits constatés par moi-même, ne procédant pas comme ceux qui, à votre instar, observent la vie et les cho-

ses à travers des livres, des lunettes brouillées ou le prisme de leurs idées fausses.

« Ne prenez pas ces remarques en mauvaise part : Je ne fais que me défendre, et avec quelle modération ! Pourquoi d'ailleurs, mon cher Maître et Ami, vous tiendrais-je rigueur de vos injustes critiques ? Elles ne font que vous couvrir de ridicule aux yeux de vos rares lecteurs ; et je me réjouis de penser que, par les réponses que je vous adresse, j'attire sur vous l'attention du public qui vous ignorait jusqu'alors.

« Mille cordialités.

« Gustave FLAUBERT. »

FRÉDÉRIC BÉRAT

SUR LE MONT RIBOUDET

— *Romance* —



SUR LE MONT RIBOUDET

ROMANCE

I.

Quand la nuit étend sur la terre
Les voiles de son manteau noir,
Je viens, promeneur solitaire,
Sur le Mont Riboudet m'asseoir !
Devant un décor de féerie,
Mon âme, en ce lieu parfumé,
S'abandonne à la rêverie
Près du peuple rouennais que j'ai toujours aimé !

II.

Dans la capitale de France,
Au fond d'un modeste grenier,
Je mène la dure existence
De poëte et de chansonnier.
Mais sitôt qu'on me congédie
De mon logement enfumé,
Je veux revoir ma Normandie,
Et le peuple rouennais que j'ai toujours aimé !

III.

J'ai vu les monts de l'Helvétie,
J'ai vu la Sierra Névada...
Mais je ne prends une vessie
Pour une lanterne, oui-dâ !...
Au Saint-Gothard d'allure altière,
Au pic Mulhacen renommé,
O Riboudet, je te préfère
Près du peuple rouennais que j'ai toujours aimé !

IV.

Songeant à mon heure dernière,
Face au glorieux Riboudet,
Humble rimeur, je réïtère
De Napoléon le souhait...
Sur ce mont fleuri de verveine,
Puisse-je être un jour inhumé,
Pour dormir aux bords de la Seine,
Près du peuple rouennais que j'aurai tant aimé !...

LE GAS A MAIT' BIGOT



LE GAS A MAIT' BIGOT

C'était un robuste gaillard que Jules, fils de Maître Bigot, propriétaire de la plus grosse ferme d'Etampuis. Court et trapu, la face rougeaude surmontée d'une tignasse de poil roux, le regard fuyant et sournois, il représentait aux yeux des paysans du canton de Tôtes le prototype de la force brutale, une manière de colosse normand, ne craignant ni Dieu, ni diable, capable de terrasser dans une lutte le plus puissant de ses taureaux. Aussi l'expression : « Fort comme le gâs à Maît' Bigot » était-elle devenue proverbiale dans les conversations des campagnards, qui parlaient avec une égale vénération du père Bigot, avare et riche, très influent dans le canton, et de son fils au masque épais de brute.

Au seuil de sa vingtième année, le « gâs à Maît' Bigot » était l'objet des convoitises des fermières avisées, ayant des filles à marier, et, lorsqu'il passait sur la grand' place du village, faisant claquer ses sabots sur la terre battue, plus d'une gamine sentait glisser en ses veines un frisson d'amour, semblable au frémissement insensible des blés sous le souffle léger de la brise matinale.

Cette carcasse herculéenne abritait des sentiments vagues, imprécis et incohérents. Quant à l'intelligence, elle s'était arrêtée net dans son développement, et Maît' Bigot, qui voyait clair, disait parfois à ses amis : « Mon gâs, c'est

eune montagne, qui n's'ra pas foutue d'accoucher d'eune musaraigne ! » Avec celà, pas l'ombre de caractère. Quand Jules regagnait le soir sa chambre étroite, contigüe à la grange, il se sentait envahi d'une peur étrange et passait, avant de se coucher, son bâton de maquignon sous son lit et sous l'armoire à linge.

Mais ce qui lui inspirait la frayeur la plus inconsidérée, c'était la perspective de rejoindre son régiment en octobre prochain : Il redoutait terriblement la vie de caserne, l'obéissance passive, les manœuvres en campagne. Et l'approche de la date de l'incorporation ne faisait qu'accroître ses appréhensions. Craintes bien inutiles, d'ailleurs ! En effet, lorsqu'arriva le jour de la révision, Jules fut, à la stupéfaction générale, ajourné sur l'avis d'un médecin-major bon garçon. Les mauvaises langues du pays prétendirent que certains petits fûts d'alcool de Maît' Bigot, offerts en temps opportun, et divers autres dons en nature et espèces, n'étaient pas étrangers à ce résultat, ardemment désiré par le père et le fils pour des motifs différents.

*
* *

Survint la guerre. La France retentit du fracas des armes. Ses enfants courageux quittèrent d'un même élan le marteau et la charrue pour s'enrôler sous les plis de l'emblême sacré, et coururent aux frontières, afin d'endiguer le flot envahisseur. Les routes normandes, brûlées du soleil de midi, furent sillonnées par de longs convois de ravitaillement, des charrettes paysannes transformées à la hâte en fourragères. La lutte fut

âpre, les pertes lourdes. L'ennemi s'acharna en combats répétés et lança à l'assaut de nos positions des vagues d'infanterie, qui déferlèrent comme la tempête d'équinoxe sur les falaises crayeuses de la Manche.

Les appels d'hommes se succédèrent ; dans les chefs-lieux d'arrondissement, des conseils de révision se réunirent pour étudier les cas d'exemption et examiner les réformés. Jules, bien décidé à ne pas partir pour la guerre, avait recouru sur-le-champ aux grands moyens. Dès le départ des conscrits de sa classe, il s'était résolument fait sauter d'un coup de serpe la phalange de l'index droit et jouissait ainsi d'une quiétude relative. Il apprit bientôt que les majors, de plus en plus sévères sur les cas d'ajournement, se refusaient, au cours de leurs nouvelles tournées, à exempter les jeunes gens atteints d'une infirmité aussi bénigne que la sienne. En cinq mois, il passa devant trois conseils de réforme qui tous le renvoyèrent au foyer paternel pour trois causes différentes : la première fois, pour palpitations cardiaques, réalisées à grand peine à l'aide de gousses d'ail placées sous les aisselles et de courses échevelées durant les heures précédant la visite ; puis la seconde, pour maladie secrète, recueillie avec joie, après de nombreuses tentatives infructueuss, dans certaine maison borgne de Dieppe ; la troisième enfin, pour début de phtisie, obtenu par des « chaud et froid » systématiques, grâce à des transpirations suivies de plongeons dans la citerne glacée du jardin.

Au cours de ces exercices variés, la figure de Jules était

passée du rouge brique au vert sale : Le gâs à Maît' Bigot marchait voûté comme un vieillard, et les filles se détournaient maintenant de lui avec dégoût. Sur son passage, les femmes le traitaient de « feignant », et il suivait son chemin sans rien dire, l'œil vague, l'haleine courte, soufflant comme une jument de patache dans une côte aride et montueuse. Le bruit parvint un jour à Etampuis qu'une nouvelle visite d'ajournés se ferait au chef-lieu la semaine suivante. Maît'Bigot annonça cette nouvelle à son fils au dîner du soir, après lui avoir servi une copieuse platée de soupe. Jules dressa l'oreille et, laissant tomber lourdement sa tête sur le côté :

« Eh ! le pé, grommela-t-il d'une voix sourde, c'te fois, je m'laisse prendre par le Conseil ! »

— « Quéqu' tu dis ? », coupa Maît' Bigot, croyant avoir mal compris.

— « Oui, c'te fois, j'partirai !... J'ferai rien pour rester cheux té ! »

Maît' Bigot devint rouge comme une pivoine et, redressant d'un bond son corps maigre, lança d'une voix sifflante : « Bougre d'idiot qu' t'es ! T'es pus bête qu'un ch'va ! « T'as pus qu'eune révision à passer et ça s'ra fini ! Mais « maintenant, v'la M'sieu, qui veut jouer au soldat ! Tu res- « teras ici, que j'te dis ! Entends-tu ? »

— « Eh bien ! mé, répartit Jules opiniâtre et têtu, j'te dis que c'te fois, j'partirai ! »

A quel mobile obéissait Jules ? Trouvait-il trop amer le mépris dont il était environné, ou sentait-il en son âme fruste

naître un obscur remords devant sa lâcheté et ses mensonges réitérés ? Nul ne le sait. En tout cas, la semaine suivante, Maître Bigot dut atteler la grise pour conduire au chef-lieu son fils, qui partait cette fois la tête haute et fière, et avait endossé pour la circonstance sa belle blouse du dimanche.

Mais le sort a parfois des retours imprévus. Au moment où Jules descendait de la voiture devant la porte de la mairie, son pied glissa ; l'homme perdit l'équilibre et roula de tout son poids sous la roue gauche de la carriole, qui lui écrasa la jambe. Un attroupement se forma. Au milieu des papotages de la foule. Maître Bigot, poussant des gémissements entrecoupés de jurons, saisit dans ses bras nerveux son fils évanoui et ensanglanté. Il le hissa avec peine dans le fond de la voiture, puis fit claquer son fouet et regagna Etampuis au grand trot.

Maît' Bigot fit aussitôt appeler un rebouteux réputé dans la contrée. Pendant deux jours, celui-ci recouvrit la plaie d'herbes sauvages et d'onguents, qui arrachèrent à Jules d'affreux cris de douleur. Mais les traitements, auxquels le malheureux s'était soumis depuis un an, l'avaient déprimé à un tel point que la gangrène ne tarda pas, malgré les remèdes, à faire son apparition. Des odeurs pestilentielles remplirent la pièce où Jules agonisait, et, après trois jours de tortures, le « gâs à Maît' Bigot » rendit à Dieu la pauvre âme insignifiante et terne qui lui avait été donnée en partage.

Le jour, où le curé de la commune conduisit solennellement au cimetière le corps de Jules, restera à jamais gravé

dans la mémoire des paysans accourus des environs pour assister à l'inhumation. La foule ne devint silencieuse et recueillie qu'au moment où le conseiller général, ami de la famille du défunt, prononça devant la fosse béante un discours émouvant, qui fit sortir les mouchoirs des blouses et des tabliers. Quant à Boquet, le cabaretier, jamais il n avait fait à coup sûr une pareille recette. A la fin de la cérémonie, son auberge regorgea de monde et, devant les pichets de cidre mousseux et doré, les conversations, mêlées de rires bruyants et de chansons, allèrent leur train sur le compte du « gâs à Maît' Bigot », qui était parti pour l'autre monde, parce qu'il n'avait pas voulu partir pour la guerre !...

THÉODORE LEBRETON

LE JEUNE OUVRIER ET L'OPULENTE

(Extrait des :

« Seize heures de repos d'un ouvrier »)



LE JEUNE OUVRIER ET L'OPULENTE

A Mademoiselle Bl. DELAMARE (1).

L'Opulente.

Tandis que mon existence
N'est que morne indifférence,
Comment donc, jeune artisan,
Peux-tu, dès que vient l'aurore,
Lorsque je sommeille encore,
Faire entendre un joyeux chant ?

Le Jeune Ouvrier.

Dès l'aube, dame opulente,
Je reconnais que je chante,
Ainsi qu'un gai ménestrel...
Mais, avant le chant comique,
J'entonne un pieux cantique
En l'honneur de l'Eternel !...

---

(1). Cette personne n'a, croyons-nous, aucun lieu de parenté avec Monsieur Robert Delamare, le sympathique rédacteur de « *La Dépêche de Rouen* ». (Note de l'Editeur).

L'Opulente.

A quelle idée obstinée
Penses-tu dans la journée...
O jeune artisan, dis-moi :
Est-ce aux chimères cruelles
Que fait naître en les cervelles
L'amour, ce despote roi ?

Le Jeune Artisan.

Devant Dieu qui me regarde,
Je vous jure que je garde
Un amour religieux
Pour l'être que je révère,
L'être qui, de moi, sut faire
Un ouvrier courageux !...

L'Opulente.

Partager son cœur sincère
Entre le Ciel et son père,
Quel sentiment délicat !...

Le Jeune Ouvrier.

Vous vous trompez, riche dame !..
Car, le meilleur de mon âme,
Je le donne... au Syndicat !...

SIMPLE AVEU



La Vérité, albe et nue, sortit alors « de sa bouche, margelle du puits « fameux... »

S. K. LOPE DE VOGRA.

SIMPLE AVEU

Attablés à la terrasse du Café Français devant la splendeur verdoyante de la côte honfleuraise et deux « mint-julep » glacés, nous remuions, le Captain Cap et votre serviteur, des tombereaux de souvenirs de jeunesse.

— « Dites donc, Alphonse, et Clara ? »

— « Clara ? » lançai-je, interrogatif.

— « Oui, Clara, votre maîtresse... La grande Anglaise rousse de la rue Berthollet... avec des dents en or ! »

— « Mille tonnerres !... Je crois bien que je m'en souviens de Clara... La délicieuse enfant !... Des yeux, un nez, une bouche... Tenez, Cap, voilà une aventure qui ne nous rajeunit pas ! »

J'avais en effet connu cette gracieuse insulaire dans une des avenues de l'Exposition, en l'an de grâce 1889. (Comme c'est loin, tout ça !...)

Modeste étudiant, je croupissais alors dans la plus affligeante des purées (1), et nous eûmes vite fait de croquer à deux les débris d'un patrimoine, d'ailleurs originellement restreint.

(1) Je n'avais pas encore inventé le fameux « Sécateur automatique pour la greffe de la plante des pieds », qui constitua par la suite l'une des sources avouables de mon immense fortune.

C'est alors que mon vieil ami, le Captain Cap, témoin oculaire de nos ébats, nous offrit l'hospitalité de son humble mansarde, à seule fin de réduire nos frais de loyer.

Et, dès le lendemain, nous procédâmes à notre emménagement (un matelas et quelques accessoires de toilette), non sans avoir fait emplette d'un paravent chinois, commandé par la morale la plus élémentaire.

Chère Clara !... Dieu ! Qu'elle était jolie !... Et quel tempérament ! Ah ! Je vous prie de croire qu'elles en ont, en Angleterre, quand elles s'y mettent !

Cette existence de rêve et d'économie domestique dura plus de six mois... Elle ne prit fin d'ailleurs que le jour où, comme chacun sait, je convolai en justes noces avec la fille de l'illustre J. W. K. Harry Cover, de Pigtown (U.-S.), diplômé des Universités d'Obok et de Bornéo, chevalier du Mérite agricole et membre correspondant de l'Académie de billard de Pennedepie.

Mais revenons à nos moutons, selon l'heureuse formule du regretté Bossuet.

— « Vous disiez donc, Cap, que Clara... »

— « Eh ! mon cher, je l'ai revue l'autre jour à Paris. Elle est très lancée et dirige un Institut de Beauté !... Elle préside même une Œuvre pour le Relèvement...

— « Vous dites ?... Clara, Présidente d'une Œuvre ?...

— « Oui, pour le relèvement des poitrines tombantes !

Et pendant un quart d'heure, nous laissâmes voltiger autour de nos cerveaux méditatifs les papillons roses du souvenir (Très jolie, cette périphrase !...)

Le Captain Cap, après avoir ingéré un lemon-squash à l'absinthe (formule connue de lui seul), devint subitement grave et, rouge comme un... four à... coq, prononça lentement ces mémorables paroles :

— « Alphonse, trente ans bien sonnés se sont écoulés depuis le phalanstère de la rue Berthollet. L'heure est venue pour moi de vous faire un aveu : Clara et moi, moi et Clara, nous vous...

Et il joignit à ces mots un geste banal et démonstratif.

— « Cap, c'est impossible, interrompis-je. Eprouvant en effet à l'endroit de l'aimable enfant la défiance la plus légitime, je ne la quittai pas d'une semelle pendant nos six mois de vie commune... Souvenez-vous, Captain !... Nous sortions toujours ensemble ; j'avais sans cesse au moins un œil sur elle. Plus fort !... J'obtins de mon patron, pharmacien, rue Gay-Lussac, l'autorisation permanente de préparer les potions et onguents à domicile !... Vous divaguez, mon pauvre ami !... C'est im-pos-si-ble !... »

— « Hélas ! non ! C'est au contraire l'affreuse, la hideuse vérité ! » reprit le Captain Cap *lamentabile*. Garçon ! Un Sherry-Gobler !... Oui, Alphonse, nous avons, Clara et moi, odieusement abusé de votre confiance !... »

— « Une fois, peut-être !... Un soir de bombe !... »

— « Non pas !... Dix, vingt, cent fois !... Certains jours même, à plusieurs reprises... »

— « Ah ! ça ! glapis-je stupéfait... Mais où ?... En quels lieux ?... A quels instants ?... »

— « Partout !... Dès que vous aviez le dos tourné !...

Dans l'ascenseur de la Tour Eiffel, sur la passerelle du bateau-mouche de Charenton, au Bon Marché (Rayon des layettes, je précise), et même dans votre home, Sweet home ! Dès que votre vigilance se relâchait une minute, pan ! vous l'étiez ! »

Le sang battait à mes tempes, comme une charge de cavalerie. La voix de Cap se fit alors plus caverneuse pour achever l'atroce confession.

— « Encore un détail ! continua Cap. Vous rappelez-vous qu'un soir, nous fîmes tous trois dans notre chambre un somptueux banquet avec force vins, cognacs et autres chartreuses ? »

— « Oui, fort bien !... Au dessert, vous roulâtes même sous la table, littéralement ivre-mort. Je profitai d'ailleurs de cette disparition fortuite pour rapprocher ma chaise de celle de ma..., de mon..., de notre amie et déposer sur son front de lis et de rose le plus chaste des baisers !... Et Clara se pâma délicieusement dans mes bras !... »

— « Eh ! bien, mon vieil Alphonse, murmura le Captain Cap, dans un hoquet, c'est précisément à cet instant qu'elle et moi nous vous avons peut-être le plus voluptueusement trompé ! ! ! »

. . . .

En écrivant cette ligne de points, le bec de ma plume se retourne encore d'indignation !...

Fou de rage, je proférai à l'adresse des infâmes un terrible juron havanais, dont le sens exact tient à la fois de

« Bande de cochons ! » et de « La garde meurt et ne se rend pas ! »

Puis je tombai dans une morne prostration !...

Cap, sentant la conversation chanceler, avala coup-sur-coup deux « corpse-revivers » au bitter ; puis, reprenant ses esprits, il entama séance tenante un prodigieux récit de croisière en baie d'Hudson, avec un mépris supérieur des transitions, à faire crever Willemetz de jalousie !...

Henri de Régnier
de l'Académie Française

Médailles législatives

LE BROUET DE SPARTE

(Sonnet)



LE BROUET DE SPARTE

(SONNET)

Pour célébrer la paix, d'illustres magistrats,
Oubliant leurs rancœurs devant l'autel d'Astrée,
Dans la Sparte meurtrie après de durs combats,
Préparent le festin de l'union sacrée !

Chaque chef de parti, dans un noir brouet gras,
En symbole a mêlé sel et suif du Pirée...
Mais le vieux Politis entre ses dents maugrée :
Nibo, le révolté, ne se présente pas !

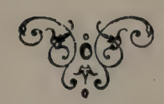
Il survient tout à coup... Sans un mot, ce tribun
Retourne sa chlamyde et, d'un geste opportun,
Jette dans le brouet piment rouge et gingembre !

Anklès ágite alors ce mets qu'on servira
Bien cuit, au peuple-roi, massé sur l'Agora,
Le quatrième jour des ides de Novembre...

COLETTE YVER

LES BEATITUDES DU MYSTERE

(EPILOGUE)



LES BEATITUDES DU MYSTERE

(Epilogue)

Trois ans s'étaient écoulés depuis la fin tragique du pauvre Solème, dans la galerie féérique et dorée de Monaco !... Pendant ce laps de temps, que d'événements survenus parmi les anciens habitués du « *Café de la Paix* » ! Gérard divorcé, puis remarié avec l'insatiable Yvonne ; Huguette, devenue l'épouse de Leherpeux, le plus jeune démarcheur de Paris ; Nassal, promu la même année chef de bureau et officier d'Académie, tous plus que jamais possédés, malgré leurs déboires, de la fièvre diabolique de l'argent ! Et Muzard, l'ancien caissier du journal « *La Poste* », n'était plus là pour railler de sa voix métallique, avec une ironie, tantôt mordante, tantôt empreinte de profonde mélancolie, la folie dévorante de ses amis, cette soif inextinguible de l'or, qui corrompt les individus, corrompt les œuvres et corrompt les races !... Après dix-huit mois de ménage, Augustin Muzard, toujours imperturbable, avait un beau soir quitté Andrée, sans fournir la moindre explication, et fait couper sur le champ sa barbiche rousse, jadis provocante. Désirant continuer et étendre l'œuvre et l'action de son ami, l'abbé Naïm, il venait d'entrer dans les ordres, après avoir obtenu l'annulation de son mariage en cour de Rome.

L'exemple admirable du Saint, au profil de pasteur arabe, continuait à opérer des miracles parmi la population misérable des zôniers : Naïm avait vendu jusqu'à ses derniers objets de toilette, déclarant que la propreté est le plus amollissant de tous les luxes. Aussi, lorsqu'il allait porter des consolations et des aumônes dans les humbles masures et les roulottes de sa paroisse, il répandait alentour le parfum pénétrant de ses célestes vertus.

Grâce aux sermons et aux implorations du Saint, Ninette Cosquard avait renoncé à son existence de vice pour prendre le voile au Carmel ; et le financier Loche, lui-même, récemment sorti de prison, voulait désormais conformer son existence aux préceptes mystiques et charitables du prêtre divin. Certes le banquier entendait s'occuper toujours de fructueuses opérations de bourse : Il venait, entre autres, de lancer une nouvelle affaire de « Navigation hydromobile sur le Haut-Oubanghi ». L'argent entrait derechef dans ses caisses comme un flot bouillonnant, et les acheteurs s'arrachaient les actions qui atteignaient la cote de cent-sept francs cinquante ! Mais chaque soir, lorsque six coups sonnaient aux horloges pneumatiques de la capitale, Cyprien Loche, digne et froid, sortait à pas comptés de son bureau fastueux. Oubliant les soucis de sa fiévreuse journée, il suivait les boulevards inondés de lumière et se rappelait les sublimes exhortations de l'abbé. Cette phrase revenait sans cesse à son esprit : « Fuyez les quartiers opulents et plongez-vous dans les ténèbres de la misère !... Il faut aimer les pauvres !... »

Le banquier montait alors chez lui, endossait un macfar-

lane usé, se coiffait d'un vieux feutre rapiécé et, dans ce piteux accoutrement, s'engouffrait dans la catacombe moderne et métropolitaine. Il arrivait bientôt à la barrière de Montreuil, et, après avoir longé des palissades et des terrains vagues, stationnait auprès d'une butte de fortifications, sous le halo blafard d'un réverbère... Au bout de quelques instants, survenait une fille en cheveux, sale et déguenillée, traînant ses bottines délacées sur le pavé ; elle rejoignait Loche, bienfaiteur généreux et anonyme, puis tous deux se glissaient hâtivement dans l'étroit corridor d'un hôtel meublé...

Au fond d'une chambre puante, aux murs lézardés, le richissime Loche, enfin converti à la doctrine d'humilité et dédaigneux de l'éclat trompeur du luxe, se plongeait avec ravissement dans les béatitudes de l'amoureux Mystère !...

— FIN —

René Fauchois

OFFENBACH

(*Troisième Acte*)



OFFENBACH

Pièce en trois actes, en vers

« Vivons avec les héros ! »
ROMAIN ROLLAND.
(*Très loin de la mêlée*, Chap. VIII).

TROISIÈME ACTE

La MORT d'OFFENBACH

Personnages du 3e Acte

JUDA EBERSCHT, dit Jacques Offenbach.
ERNEST GUIRAUD.
JOSEPH LERIRE.
ARTHUR.

Les Neuf Apparitions:
LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR.
LE ROI CAROTTE.
MONSIEUR CHOUFLEURI.
LA BELLE HÉLÈNE.
BARBE-BLEUE.
LA JOLIE PARFUMEUSE.
LA PÉRICHOLE.
MADAME L'ARCHIDUC.
MADAME FAVART.

— ACTE III —

Le bureau d'Offenbach. Porte à droite ; porte au fond ; porte à gauche, donnant sur la chambre d'Offenbach. Un Pleyel. Table de travail, chargée de papiers, de partitions et de livres. Large fenêtre. Il fait nuit. Une lampe sur le bureau.

— SCENE I —

ARTHUR, puis ERNEST GUIRAUD.

(Au lever du rideau, Arthur, valet de chambre d'Offenbach, procède au nettoyage de la pièce. Tout en balayant, il fredonne :)

« Un jour de printemps,
« Tout le long d'un verger,
« Colin va chantant
« Pour ses maux soulager !
« Ma bergère, laisse-moi,
« Ah ! laisse-moi
« Prendre un tendre baiser ! » (*bis*)

(Bruit de pas)

Voici quelqu'un !

GUIRAUD (*entrant*)

Bonsoir !

ARTHUR (*saluant*)

Monsieur le Secrétaire !

GUIRAUD

Est-ce mon arrivée, Arthur, qui vous fait taire ?

ARTHUR

Nullement ! Mais ma voix n'a son timbre éclatant
Que lorsque je suis seul et que nul ne m'entend !

GUIRAUD

Bien dommage, vraiment ! (*Un temps*) Et comment va le
[Maitre ?

ARTHUR

De la grippe espagnole, il semble se remettre,
Mais le docteur prescrit qu'il conserve le lit...
Il dort à poings fermés...

GUIRAUD

Même parmi ce bruit ?
Il devrait, ce me semble, éprouver quelque gêne
De vous entendre ainsi chanter à perdre haleine,
Alors que, dans sa chambre, égrotant et fiévreux,
Il cherche le sommeil !...

ARTHUR

Baste ! Il n'en dort que mieux !
C'est un musicien : Il ne lui peut déplaire
D'entendre, en son logis, ma voix puissante et claire.
(*Mélancolique*)
Au temps de ma jeunesse, avec ambition,

Je pris quelques leçons de chant, de diction...
J'escomptais le succès, j'aspirais à la gloire,
Dirigeant mes efforts vers le Conservatoire !
Mais, hélas ! un échec vint faucher mon ardeur,
Je dus abandonner mon rêve de splendeur
Et renoncer au charme exquis de la musique,
Pour accepter un simple emploi de domestique.
Délaissant l'art d'Auber et de Chérubini,
Je frottai les parquets chez le duc de Morny.
Je regrettais le temps des lyriques études...

GUIRAUD (*lui coupant la parole*)

Abrégez le récit de vos vicissitudes !

ARTHUR (*continuant*)

Lorsqu'un beau jour, j'appris au bureau de tabac,
Par certain fournisseur de Monsieur Offenbach,
Que le maitre cherchait un valet mélomane.
Me souvenant alors qu'au concert, mon organe
M'avait valu jadis plus d'un succès flatteur,
Je vins me présenter au grand compositeur
Qui...

GUIRAUD (*même jeu*)

Vous dites, Arthur, que maintenant le Maitre
Se sent mieux...

ARTHUR

Il n'a pas un mauvais thermomètre.
Il ne délire plus, son esprit reste sain...

Je partage en tous cas l'avis du médecin
Qu'après huit jours de lit, Offenbach, sans nul doute,
Plus vaillant que jamais, pourra remettre en route
Ses projets musicaux, et les autres aussi !

GUIRAUD (*avec soupir*)

Ah ! ses « Contes d'Hoffmann » me donnent du souci !
J'ai peur que le patron, en raison de son âge,
Ne puisse jusqu'au bout mener ce grand ouvrage.
Depuis que d'Amérique il nous est revenu,
Je le sens fatigué. Tout effort soutenu
Lui cause sur-le-champ beaucoup de lassitude...
Il a même perdu quelque peu l'habitude
D'un travail régulier, et, s'il ne m'avait point,
Ses travaux commencés seraient bien mal en point !
(*On sonne à la porte*)
Quel pénible métier ! (*à Arthur*) A la porte, l'on sonne !
Et si l'on vient pour moi, je n'y suis pour personne !
(*Arthur sort. Guiraud met son chapeau et ajuste sa cravate. Arthur réapparaît*).

ARTHUR

C'est, je crois, un Monsieur qui demande à vous voir !

GUIRAUD

Quelque importun ! Je pars ! (*Il sort*).

ARTHUR (*très digne*)

Je vais le recevoir !

— SCENE II —

ARTHUR, JOSEPH LERIRE.

ARTHUR (*à la cantonade*)

Veuillez entrer Monsieur, (*Joseph Lerire entre, un manuscrit sous le bras*) et sur le champ me dire
A qui j'ai le plaisir...

LERIRE (*s'annonçant*)

Monsieur Joseph Lerire !

ARTHUR

Je n'avais pas l'honneur...

LERIRE

Je viens en visiteur...

ARTHUR

Soyez le bienvenu...

LERIRE

Je suis compositeur !

ARTHUR

D'opéras ? De ballets ?

LERIRE

Compositeur de danse !

ARTHUR (*à part*)

Un faiseur de polkas, ici, quelle impudence !

LERIRE

Ayant à lui parler, je voudrais bien savoir
Si Monsieur Offenbach pourrait me recevoir !

ARTHUR

Je ne puis exaucer le vœu qui vous amène,
Car le Maitre est souffrant depuis une semaine
Et doit garder le lit !...

LERIRE

Peut-être, à son défaut,
Pourrais-je entretenir Monsieur Ernest Guiraud ?

ARTHUR

Absent !

LERIRE

C'est donc à vous que je vais m'en remettre :
Veuillez communiquer ces airs à votre Maître,
Car mon orgueil d'auteur serait heureux qu'il prît
Connaissance du moins de ce court manuscrit !

(Il donne son manuscrit à Arthur)

ARTHUR (*grand seigneur*)

Soit ! Aux jeunes il faut un accueil sympathique !
Nous jetterons un coup d'œil sur votre musique !

LERIRE

Cent fois merci !

(Il sort après un grand salut)

ARTHUR

(Resté seul, va à gauche, entr'ouvre doucement la porte de la chambre d'Offenbach, et regardant :)

Il dort d'un sommeil agité !
Etendu sur son lit, tout habillé, botté,
Seul, sans fidèle ami, dans cette froide chambre,
Où pénètre en sifflant la bise de décembre !
Où sont-ils, tous ceux qui, dans sa gloire, jadis,
Lui juraient amitié ? Triste et désert taudis,
Dans lequel ce surhomme abrite sa retraite !
(Il referme la porte, regarde sa montre :)
Six heures et demie ! Il est temps que j'apprête
Notre dîner !

(Il sort. La scène reste vide pendant un court instant. Offenbach apparaît bientôt à gauche ; il tient dans sa main un crayon et un cahier de musique)

— SCENE III —

OFFENBACH, *puis les neuf apparitions.*

OFFENBACH *(fredonnant :)*

De ré majeur, je passe en la !
Si si fa sol mi dièze ut si bémol !
(Notant fièvreusement :)
Voilà !

Tra la la, tra la la ! Je tiens ma barcarolle !
(Un cri soudain)
Ah ! la fièvre reprend ! Cette grippe espagnole,
Qui jette sa tempête en mon vide cerveau,
Se dresse comme obstacle à tout travail nouveau !
Et son bouillonnement accablant s'ingénie
A détourner de moi le rythme et l'harmonie !
Devant ces blancs cahiers, où jamais mon crayon,
Dans le sublime feu de l'inspiration,
N'écrira plus ces chants que l'univers fredonne,
Je songe aux temps enfuis, et la foi m'abandonne.
Et je n'ai plus en moi que le vif souvenir
D'un génie envolé, qui ne peut revenir !
Puisque l'âpre destin condamne ma pensée
A vivre désormais sur sa gloire passée,
Qu'il laisse à mon esprit le privilège amer
De se rémémorer les triomphes d'hier...
O douleur ! Etre seul ! Dans sa triste chambrette,
Agonise Offenbach, père de l'opérette,
Père de ces refrains, dont le rythme éperdu
Reste dans la cervelle, aussitôt qu'entendu.
Offenbach va mourir ! Et l'opérette expire,
Cet article pimpant du Paris de l'Empire !. .
Te souviens-tu, Paris, qu'en son gai tourbillon,
Ma musique entraîna ta population ?...
Aux premiers coups d'archet du quadrille d'Orphée,
Il semblait au public qu'une invisible fée,
En ébranlant les dieux de l'Olympe et du Styx,

Raillant les mœurs, les lois, les idoles du Pnyx,
Entraînait tout à coup, dans une folle ronde,
Le siècle entier, l'Etat, les choses et le monde...
Et tous les spectateurs, secoués et joyeux,
Célébraient d'Offenbach le talent merveilleux !...
Temps passé !... Mes amis ont quitté cette terre,
Les fidèles sont morts, tous — sauf mon secrétaire !...
Aujourd'hui je suis seul, à bout et sans espoirs !

(Regardant du côté de la fenêtre :)

Au ciel monte l'écran de lourds nuages noirs !
De même, sur ma vie, hélas ! la mort prochaine
Etendra son manteau sombre... Eh ! bien, qu'elle vienne !
Oui, sans crainte mon cœur la désire et l'attend !
Oui, je l'accueillerai souriant... Et pourtant,
Quand je m'endormirai dans l'éternelle couche,
Dans ce monde, qui donc, quelle main, quelle bouche
A tous rappelleront mes succès triomphants ?

(Neuf formes apparaissent)

LES NEUF APPARITIONS

Nous !

OFFENBACH

Qui donc êtes-vous, vous autres ?

LES NEUF APPARITIONS

Tes enfants !

LA BELLE HÉLÈNE

A te suivre, à t'aimer nous sommes toujours prêtes !

OFFENBACH

Ah ! je vous reconnais, mes chères opérettes !

LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR

Nous venons t'apporter nos cœurs reconnaissants
Et, père, t'égayer de nos joyeux accents !

OFFENBACH

Que vous m'avez coûté de veille et d'insommie !

MONSIEUR CHOUFLEURI

Qu'importe ! Nous restons pour prouver ton génie !

OFFENBACH

O, de pieux enfants, le généreux élan !

(*A l'une des apparitions :*)

Approche ! Qu'es-tu donc ?

LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR

Ran plan plan, rataplan !
Je suis celle qui, par sa verve militaire,
Réveillerait les morts de leur sommeil sous terre !
Par naissance, je suis fille des Mont-Thabor,
Et par adoption, du vieux tambour-major !

OFFENBACH (*à une autre apparition*)

Et toi ?

BARBE-BLEUE

Barbe-Bleue !

OFFENBACH

Ah !

BARBE-BLEUE

J'eus la sotte constance
De prendre mainte femme en ma longue existence,
Alors qu'une suffit à lasser un mari !...

OFFENBACH (*à une troisième*)

Et quel est ce Monsieur ?

MONSIEUR CHOUFLEURY

C'est Monsieur Choufleury !

OFFENBACH (*à une quatrième :*)

Et cette jeune femme en costume d'Hellène ?

LA BELLE HÉLÈNE

Ne me reconnais-tu ? Je suis la Belle Hélène,
Qui, maîtresse du cœur du beau berger Pâris.
Conquit par sa gaieté le peuple de Paris.

OFFENBACH

Pour Ménélas, tu fus une épouse cruelle !

LA BELLE HÉLÈNE

Mais, père, à vous je garde une amitié fidèle !

OFFENBACH (*à la cinquième apparition*)

Et toi qui donc es-tu, qui te tiens à l'écart ?

MADAME FAVART

Ta fille la meilleure !

LA BELLE HÉLÈNE (*protestant*)

Hum !

MADAME FAVART

Madame Favart,
Qui, pour te venir voir, prit congé temporaire
Du Maréchal de Saxe !

OFFENBACH (*à une autre* :)

Et toi, la belle ?

MADAME L'ARCHIDUC

O père,
Ne retrouvez-vous pas en moi Marietta ?

OFFENBACH

Oui !

MADAME L'ARCHIDUC

Pour laquelle un cœur d'archiduc palpita !

OFFENBACH

Et toi, front couronné, qu'es-tu ? Cruel despote
Ou bon prince, dis-moi ?

LE ROI CAROTTE

Je suis le roi Carotte,
Qui choisit pour théâtre à ses fameux exploits
Les Bouffes-Parisiens !

OFFENBACH

Est-ce un rêve ? Je vois
Une bohémienne, enjouée et frivole !

LA PÉRICHOLE

Non, vous ne rêvez pas ! Voici la Périchole !

OFFENBACH

Et toi, qui n'as rien dit, autour de qui je sens
Monter de doux parfums, de capiteux encens,
Eclaire de ton nom ma mémoire brumeuse !
Quel est-il donc ?

LA JOLIE PARFUMEUSE

Je suis la belle Parfumeuse !

OFFENBACH

Vous voici, mes enfants, tout près de moi, ce soir !

LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR

Vous ne restez plus seul dans votre désespoir !

LA PÉRICHOLE

Compte sur l'avenir ! En notre sort, espère !

LE ROI CAROTTE

Père, ne pleure plus !

OFFENBACH

Enfants, je meurs !

MADAME FAVART

Vis, père !

OFFENBACH

Que m'importe la mort, puisqu'à présent je sais
Que vous perpétuerez mon nom et mes succès ?

BARBE-BLEUE

Tous ceux pour qui la vie est faite de souffrance,
Nous ayant entendus, reprendront espérance !

MONSIEUR CHOUFLEURY

Père, tu nous créas, immortels et joyeux !

MADAME L'ARCHIDUC

La gloire, dont tu luis, se reflète en nos yeux !

LA JOLIE PARFUMEUSE

L'odeur, que je répands, a pris son origine
Dans l'énivrant parfum de ta vertu divine !

MADAME FAVART

Le soleil sourira, quand nous aurons chanté !

LA PÉRICHOLE

Dans les plus noirs taudis, nous mettrons la clarté !

LA BELLE HÉLÈNE

Pas d'enfants, disais-tu ? Si ! La race future
Connaîtra ton talent par ta progéniture !

OFFENBACH

Oh ! venez, venez tous, l'instant est solennel,
Que je vous presse fort sur mon cœur paternel !
Je souffrais d'être seul ! O l'insensé blasphème !
Vous, à qui j'ai cédé le meilleur de moi-même,
Vous, qui de vos blancheurs parez mon noir caveau,
Vous, pour qui j'ai donné mon cœur et mon cerveau,
Je vous tiens, près de moi, mes enfants, tous ensemble !
Et, dans ma pauvre tête, en cette heure, il me semble
Entendre les accents d'un chœur de mille voix
Entonnant tous vos airs, tous vos chants à la fois !
Ecoutez ! Ecoutez !

(*Au dehors souffle la rafale*)

Par-dessus les tempêtes,
Ecoutez retentir toutes mes opérettes !...

(*Un coup de vent ouvre la fenêtre et souffle la lampe. Obscurité complète. Un temps. La porte du fond s'ouvre. Entrent Arthur et Guiraud. Les neuf formes ont disparu*).

— SCENE IV —

OFFENBACH, ARTHUR, GUIRAUD.

OFFENBACH (*aux nouveaux arrivés*)

Silence, malheureux !... Un orchestre lointain
Joue Offenbach ! Silence !

GUIRAUD

Hélas !

OFFENBACH

Le bruit s'éteint !

GUIRAUD

La fièvre l'a repris ! Il divague !

ARTHUR

Il délire !

GUIRAUD

Dans sa chambre, mieux vaut, Arthur, le reconduire !

(*Arthur prend le bras d'Offenbach, qui, les yeux au ciel, bat la mesure d'un geste immense*).

OFFENBACH

(*en sortant à gauche, à un invisible orchestre*)

Au quadrille d'Orphée ! En avant, un, deux, trois !...

ARTHUR

(*entraînant Offenbach ; bas à Guiraud :*)

La mort approche, hélas ! Je le crains !

GUIRAUD (*resté seul*)

Je le crois !

(*Un temps. Il va vers le bureau*)

Au travail ! Car la tâche est loin d'être finie,
Et si le Maître meurt...

ARTHUR

(*passant la tête à la porte de gauche :*)

Monsieur, c'est l'agonie !

GUIRAUD

Quelque nouvel accès ! Restez auprès de lui !

(*Arthur disparaît*)

Rarement, j'eus autant de travail qu'aujourd'hui !

(*Il s'assied au bureau et commence à copier de la musique*)

ARTHUR

(*passant la tête à la porte de gauche*)

Monsieur, venez !

GUIRAUD

Pourquoi ?

ARTHUR

Je sens ses deux mains froides !

Son visage pâlit et ses jambes sont roides !

GUIRAUD

J'y cours dans un instant !

(*Arthur disparaît à gauche ; Guiraud soupire :*)

Que de labeur encor

Lui restait à fournir !...

ARTHUR (*entrant affolé*)

Monsieur, le Maître est mort !

GUIRAUD

Mort, lui ? Mort, Offenbach ? Etait-ce donc possible ?

ARTHUR

D'un radieux talent extinction pénible !

GUIRAUD

Offenbach décédé ! Qui l'eût cru, le croirait ?

ARTHUR

(montrant une partition inachevée, sur le bureau)

Et ses « Contes d'Hoffmann » ?

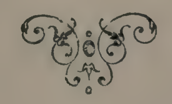
GUIRAUD

Je les terminerai !...

— RIDEAU. —

Jean Revel

DIALOGUE DES DEMI-MORTS



DIALOGUE DES DEMI-MORTS

....

....

Interlocuteurs :

RENÉ RÉCOLTY.
TOLBIAC
JACQUES LIMORAL
UN SOUS-DIACRE
GEORGES MOTUS

A l'auguste mémoire de Lucien, mon illustre confrère des Champs-Elysées, je dédie ces dialogues philosophiques et moroses.

L'AUTEUR.

— VI —

Les jeunes gens étaient réunis dans la cagna de Récolty, commandant la 7e compagnie. Pièce vaste, mobilier sommaire : Au plafond, suspension rustique avec lampe à pétrole ; au centre, large table couverte de journaux et de papiers de service, autour de laquelle avaient pris place les lieutenants Tolbiac et Jacques Limoral, ainsi que le Sous-Diacre, aumônier de la compagnie. Horizontalement étendu sur sa couchette, le capitaine René Récolty dirigeait le tournoi intellectuel, tandis que Motus, fantassin de deuxième classe, marchait de long en large, les yeux perdus dans une lontaine rêverie.

Récolty s'exprime en ces termes :

— Mes amis, minuit vient de sonner. Vous plaît-il qu'oublieux de toute considération hiérarchique, nous passions notre nuit à deviser ensemble, ainsi que nous avions coutume de faire jadis dans la bibliothèque de notre cher Andreys ? La guerre, qui sépara tant de camarades, nous a rassemblés dans une même unité par le plus curieux des hasards...

TOLBIAC. — Je ne crois pas au hasard, si tu entends par ce terme l'ensemble des causes qui échappent à notre pénétration. Si les effets, dépendant du libre arbitre, sont souvent imprévisibles, il n'en est pas moins vrai qu'ils résultent d'une cause, la volonté (*Voluntas*, comme on disait à Rome).

JACQUES LIMORAL. — L'antiquité admettait, en même temps que le libre arbitre, la réalité du hasard. Epicure ne lui attribuait-il pas le rôle primordial dans la création du monde ?

LE SOUS-DIACRE. — Ce que vous appelez « hasard » n'est qu'une manifestation de la divine Providence. Souvenez-vous de l'admirable phrase de Bossuet à la fin de son *Dis-*

cours sur l'Histoire Universelle : « Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un mot dont nous couvrons notre ignorance. »

TOLBIAC. — Amen !

RENÉ RÉCOLTY. — Donne-nous, cher Motus, ton avis sur cette angoissante question !

GEORGES MOTUS. — Je n'ai rien entendu !

TOLBIAC. — Le libre arbitre n'existe pas pour *l'homme, ce champ de la femme*. La loi des sexes, voulue par l'Univers, place l'être masculin sous la dépendance des filles d'Eve, qui représentent ici-bas l'élément plastique de la vie.

JACQUES LIMORAL. — « Les cheveux de la femme sont longs, et son intelligence est courte », affirment les Arabes avec insolence, mais non sans raison.

LE SOUS-DIACRE. — « Ce que femme veut, Dieu le veut ! », dit par contre l'Evangile en maints endroits.

RENÉ DÉCOLTY. — Cette action de la femme constitue à mes yeux une part essentielle du dynamisme (*dunamis*, force) de l'homme.

JACQUES LIMORAL. — Aristote est à l'honneur ce soir ! Après sa théorie des *contingences*, allez-vous exposer son système de la force organisatrice ? J'adhère d'ailleurs en principe à cette doctrine, qu'Helmholtz et Berthelot ont quelque peu rajeunie.

TOLBIAC. — Quel universel génie, ce Berthelot ! L'étendue et la variété des connaissances constituaient les caractéristiques de cet esprit clair et multiple, qui honora si grandement la science française ! Après ses remarquables études sur la synthèse en chimie organique, ne devint-il pas directeur du Métropolitain, puis ministre plénipotentiaire attaché au quai d'Orsay ?

RENÉ RÉCOLTY. — Vous devez faire quelque confusion, mon cher Tolbiac !

TOLBIAC. — *Dixi !* Ce que j'ai dit est bien dit !

JACQUES LIMORAL. — Soit ! Vous reprenez présentement la thèse favorite de notre pauvre Andreys sur la supériorité intellectuelle des Français.

RENÉ RÉCOLTY. — Andreys, cher ami trop tôt arraché à nos entretiens et à notre affection par les Volontés Astrales ! Le fouriérisme n'avait pas de plus acharné défenseur...

TOLBIAC. — Il quitta d'ailleurs cette « Vallée de larmes » avec le grade de sergent-fourrier !

RENÉ RÉCOLTY. — Il alla vers la mort, le sourire aux lèvres. N'est-ce point une preuve que, sur le limon mystique qui forme notre corps (*corpus*), germe le Lys du *sacrifice*, fleur tellurique, qui réjouit les Êtres sublimes, évadés de l'Enfer adamique ?

LE SOUS-DIACRE. — L'existence sur cette planète n'est certes faite que de déceptions et de déboires : Ainsi je de-

vrais de toute évidence être diacre depuis dix ans, si je n'étais en butte à certaines haines réviviscentes de l'Episcopat.

JACQUES LIMORAL. — Parlez en confiance ! Nous ne rapporterons pas vos propos à Rome, et votre futur diaconat ne sera pas compromis !

LE SOUS-DIACRE. — Je préfère toutefois observer de Motus le silence prudent.

TOLBIAC. — Notre ami possède, il est vrai, le sens de la discrétion, un sixième sens !

RENÉ RÉCOLTY. — C'est une grande sottise de limiter à cinq le nombre des indigentes façons que nous avons de comprendre l'univers. La mouche n'a-t-elle pas le sens *hygrométrique* ? Certaines bestioles ailées, le *sens de la direction* ? La grenouille, dans son bocal garni d'une échelle, le sens *barométrique,* et Paul Bourget lui-même, « Le Sens de la Mort » ? Qu'en pense notre cher Motus ?

GEORGES MOTUS. — Je pense que le jour paraît et qu'il est temps d'aller chercher le café.

TOLBIAC. — La dégustation du café est un des actes principaux de la vie, et il convient d'en voir les dessous philosophiques. Lorsque Motus verse en vos quarts le breuvage noir de l'Intendance, ne sentez-vous pas s'insinuer en votre être l'âpre vertu du territoire abyssin ? Les vapeurs, qui montent vers les narines dilatées, portent les rêves, les folies, les sublimes espoirs : Les parfums de l'Orient vibrent et chantent en nous !

JACQUES LIMORAL. — Motus vient de sortir ! Je puis donc confesser sans réticence la bizarrerie de son caractère changeant. Parfois, il se montre le *contraire*, l'*inverse* de lui-même et ses pensées et attitudes du jour constituent un paradoxe, une insurrection par rapport à celles de la veille ; il est tantôt *a-dextra*, tantôt *a-sinistra*.

TOLBIAC. — Je le crois surtout *a-quia*.

JACQUES LIMORAL. — Un chiromancien ne pourrait classer cet « esprit » variable ni parmi les « Jupitériens » ou « Apollonides », ni parmi les « Vénériens » ou adorateurs de Libertina, mais plutôt parmi les « Saturniens ». Passant du bavardage au mutisme, de l'athéïsme au papisme, de l'incohérence à l'harmonie, il représente une vivante et perpétuelle contradiction.

TOLBIAC. — La contradiction n'est autre que le potentiel des idées ; et plus la contradiction semble flagrante, plus le potentiel est élevé. Voyez l'homme raisonnable : Il suit la route en droite ligne, marchant régulièrement sur le bas-côté, tandis que l'ivrogne la parcourt en zig-zag. Le paradoxal ressemble à l'ivrogne : Il va de droite et de gauche au gré de son caprice, mais c'est lui qui vraiment occupe et possède toute la route de la pensée.

RENÉ RÉCOLTY. — Hélas ! Nous pensons trop pour des combattants ! Dans la dure vie que nous menons, nous devons essayer de bannir cette fièvre de dissertation et de recherche philosophiques, qui affaiblit notre courage et vide notre cervelle.

JACQUES LIMORAL. — Il faut au contraire fixer notre pensée sur nous-mêmes ! Sans celà, qui donc y songerait ? La foule de l'arrière nous oublie ! Oui, nous sommes bien des *demi-morts*...

Le mot tomba comme un glas sur la conversation. Et les interlocuteurs se regardèrent, silencieux. Georges Motus, portant la cruche de café, était rentré depuis un instant dans la cagna. Tout en remplissant les quarts et les gamelles, il lança d'une voix forte, celle des meilleurs jours, ces termes enflammés, qui résonnèrent comme une fanfare de trompettes et ranimèrent d'un coup les énergies défaillantes :

MOTUS. — Des demi-morts, vous ?

LE SOUS-DIACRE. — Il parle ! Il parle ! Dieu soit loué ! *Hosanna in excelsis !* .. ..

MOTUS. — Des demi-morts ? Allons, au « jus » !... Debout, là-dedans !

Debout, les Vivants !...

JOSEPH-GILLOT

USINE A GAZ

(MA VISITE)



USINE A GAZ

(MA VISITE)

Gaz odoriférant, aux tonalités claires,
Toi, qui chauffes le jour et qui la nuit éclaires.
Mon esprit curieux voulait avec passion
Connaître le secret de ta fabrication !
Depuis six ans déjà, pensif, j'attendais l'heure
Où je pourrais enfin visiter ta demeure,
L'usine aux murs noircis, crevassés, lézardés,
De poussier de charbon étrangement fardés...
Bien souvent je faisais un muet soliloque
Et me disais : « Comment prépare-t-on le coke ? »
J'y songeais nuit et jour ; même au réveil parfois,
Ce seul penser : « le coke », en moi chantait trois fois !..
Or, mercredi dernier (Oh ! liesse sans pareille !)
Je pénètre dans l'antre, aux heures de cuisson...
Devant les fours béants, mon âme s'émerveille :
Je ressens devant eux le plus brûlant frisson !
La houille, en tas compact, que le ringard rudoie,
Dans un crépitement sur la sole rougeoie,
Tandis qu'aux yeux charmés de tous les visiteurs,
Le gaz monte subtil en volutes légères
Vers les épais conduits, rubescentes artères,

Qui le mènent ensuite aux récupérateurs !
Devant ces fours géants, vastes calorifères,
Mon esprit vagabonde au pays des chimères...
Science sainte et sacrée, oui, nous te devons tout !
Au logis, à quoi bon le cardiff ou la houille
Pour cuire le rosbif ou l'italienne nouille ?...
A quoi bon le charbon, pour chauffer le ragout,
Puisqu'à tout imprévu, grâce au gaz on obvie :
On ouvre un robinet et... Madame est servie !...
Mais clôturons ici cette digression
Et ravis, poursuivons en chœur l'excursion !
Miracle inoubliable !... Au fond de notre usine,
On extrait en secret les couleurs d'aniline ;
Le mystère s'opère à nos yeux ahuris
Et le noir se transforme en bleu, vert, rouge et gris,
Arc-en-ciel chatoyant ou palette de peintre !...
Nous passons à côté d'un vieux four en ciment,
Dont je ne puis fixer le style exactement...
Sans doute du roman, puisqu'il est en plein-cintre !...
Marchons encore un peu, car ce n'est pas fini :
Ici sont des beautés allant à l'infini...
L'auguste Cheminée au loin nous éberlue :
Au pied, l'effet s'accroît et donne la Berlue !
O merveille !... à l'aspect qui fait s'extasier !...
Bien au-dessus des toits, dans les cieux, elle émerge,
Grand mât, tour de Babel ou gigantesque asperge !...
Nous voici de retour au logis du concierge,
Habitation sommaire en calcaire grossier.

Le maître de céans reçoit alors l'hommage
De tous les visiteurs, qui, remplis de respect,
Lui donnent une obole, humble droit de péage !...
J'ai senti le départ venir, avec regret,
Et quand j'eus terminé ce court pèlerinage,
Je me reprochai même un vague mouvement
D'acariâtre humeur, lorsque, me promenant
Près du dégagement d'un four à réverbère,
J'aspirai quelque gaz à l'odeur délétère :
Car humer pendant un moment
Le fluide qui nous éclaire,
N'est-ce pas ravir un fragment
De l'Insaisissable Lumière ?...

 Rouen, Septembre 1920.

JOSEPH LAFOND

FERNAND DESTIN

VARIATIONS SUR UN MEME THEME

a) *Après la Paix de Jerven...* J. LAFOND.

b) *Deux Diplomates.........* F. DESTIN.



Extrait du Journal de Rouen *du 21 Janvier*

APRES LA PAIX DE JERVEN

Un Débat a la Commission des Affaires Etrangères

Au cours d'une des dernières séances de la Commission des Affaires Etrangères de la Chambre, M. Sébastien Mochard, député de la Savoie, appartenant au groupe de la gauche radicale, a jugé bon de prendre la parole. Il l'a fait pour demander au Président du Conseil « quelles mesures immédiates celui-ci comptait prendre pour assurer à la France le maintien de son prestige extérieur et pour renouer les vieilles relations d'amitié avec les petits pays, dont nous étions jadis les protecteurs » — M. Mochard eût pu dire : les banquiers — En réalité cette question était insidieusement posée et se conformait sans doute à un plan de manœuvres occultes, dont les couloirs du Palais-Bourbon sont très souvent le théâtre. Elle visait sous une forme déguisée la signature récente du traité de Jerven, qui a mis fin à l'état d'hostilité entre l'Esthonie et le Vénézuela après une lutte opiniâtre de cinq années.

Or nous ne pouvons que nous réjouir de voir terminé ce conflit qui, tant sur terre que sur mer, occasionna de lourdes pertes aux deux nations belligérantes et créa dans la Russie Occidentale et l'Amérique du Sud un malaise dont la répercussion se fit lourdement sentir dans les pays de l'Entente. On ne saurait nier en effet la grave atteinte que porta cette guerre au commerce français dans la Baltique et la *Revue de la Marine Marchande* fait ressortir dans un article documenté de son numéro de janvier le déficit constaté de 1915 à 1920 dans les échanges économiques entre l'Esthonie et la France. « En ce qui concerne la sardine, y est-il dit notamment, le « chiffre de nos exportations sur Revel est tombé de six mil- « lions de tonnes en 1915 à 42 tonnes cette année ; l'impor- « tation en France de chaussettes russes a été réduite de « 600.000 paires à 1.200, etc... »

Du côté du Vénézuéla, les résultats sont encore plus désastreux. On sait que ce pays fut de tout temps en relations d'affaires très actives avec le port du Havre, où il expédiait « les essences les plus diverses, ainsi que des plantes of- « ficinales et industrielles : salsepareille, caoutchouc, quin- « quina, jujube et gomme arabique. » (1). Avant la guerre, de nombreux ports du Vénézuéla, tels que Barabas et La Pacion, étaient régulièrement desservis par nos Messageries maritimes, qui apportaient en France d'importantes cargaisons de bois de campêche et de peaux de zébie. Le trafic

(1) Sigismond Balot, ancien capitaine au cabotage : « *Les Côtes des Guyanes* » (1907), 1 vol., 4 fr. 50 (plus 100 o/o de majoration temporaire) chez Abel Machin, éditeur

s'est sensiblement réduit à néant pendant la lutte esthono-vénézolane et nous voulons espérer que les relations commerciales avec notre pays reprendront leur cours normal dans l'année qui commence.

Le Président du Conseil — car l'importance de cette question ne lui a pas échappé — a fait part à la Commission des Affaires Etrangères de son intention de remplacer à bref délai nos deux consuls de Revel et de Caracas par deux chargés d'affaires ayant rang d'ambassadeurs. Cette communication, qui répond au vœu unanime de l'opinion publique, n'a d'ailleurs pas paru satisfaire M. Mochard.

Nous apprenons aujourd'hui que le choix du Ministre des Affaires Etrangères s'est porté pour ces postes sur M. de la Mirlourette, désigné pour le Vénézuéla, et, pour l'Esthonie, sur M. Lampeigne, député républicain socialiste de la Haute-Garonne. La désignation de M. de la Mirlourette rencontrera l'approbation générale. On n'a pas oublié les services éminents que cet habile diplomate a rendus à la cause française en maintes circonstances — et récemment encore dans les négociations avec le Groënland pour la délimitation de la zône de pêche des loups-phoques. — Par contre, M. Lampeigne semble vraiment peu qualifié pour tenir avec autorité l'emploi de premier plan qui lui est confié. Orateur médiocre, il ne s'est jamais manifesté dans sa carrière parlementaire sous les dehors d'un homme de savoir, de valeur et d'expérience, mais bien plutôt d'un politicien sectaire et à courtes vues. Or la présence d'un tel représentant officiel de la France dans un pays soumis à l'influence bolcheviste n'est

pas sans éveiller de vives craintes dans l'esprit du Bloc National. Il semble même vraisemblable que certains de ses membres — et non des moindres — interpelleront le gouvernement à ce sujet dans une des prochaines séances de la Chambre.

Comme il était bien à prévoir, cette nomination au contraire satisfait pleinement le groupe des députés de gauche, dont M. Herriot s'est constitué le chef. Quant aux journaux socialistes, l'*Humanité* et *Le Populaire*, ils adressent un concert d'éloges à M. Lampeigne et lui tressent des guirlandes de fleurs de rhétorique. M. Jean Longuet écrivait hier dans ses colonnes : « Le nouveau chargé d'affaires à Revel, qui « fut jadis disciple de Jaurès, saura s'inspirer, dans la pro- « tection et la gestion des intérêts français, des théories inter- « nationalistes, auxquelles le tribun, son vénéré maître, con- « sacra son labeur jusqu'au dernier souffle. » C'est plus qu'il n'en faut pour légitimer nos inquiétudes.

Deux études du plus haut intérêt viennent de paraître sur les causes et les diverses phases du conflit dont la solution est heureusement intervenue le mois dernier au Conseil de Jerven. La première est publiée par *Le Correspondant* (1) sous la signature de M. Lécrou. « L'hostilité qui éclata en « 1915 entre ces deux nations, écrit l'éminent historien, ne « trouve pas son origine dans les différences ethniques ou des

(1). *Le Correspondant*, « Esthonie et Vénézuéla », 17 pages, n° du 10 janvier.

« rivalités commerciales, mais dans l'arbitrage de 1899, qui « trancha entre l'Angleterre et le Vénézuéla la question du « delta de l'Orénoque. Sur l'intervention du président des « Etats-Unis, Cleveland, la Russie fut alors chargée de ré- « soudre le différend, et la présidence de la conférence échut « à M. Forenski, ministre d'Esthonie. Le Vénézuéla ac- « cueillit avec fureur la sentence qui cependant donnait « pleine satisfaction à ses revendications et nourrit dès lors « vis-à-vis du gouvernement de Revel des sentiments de « haine sournoise et féroce. »

Ces lignes jettent une lueur singulière sur la naissance du conflit et la mentalité vénézuélienne.

M. Hilaire Belloc, dans un article de *Land and Water*, compare rétrospectivement les méthodes de guerre des marines adverses. Il attribue à l'action destructrice des sous-marins sur les vaisseaux de haut-bord la victoire finale de l'Esthonie. « La lutte navale, dont l'univers vient d'être le « témoin, déclare ce stragège avisé, prouve l'exactitude des « vues de l'Amiral Percy Scott, que l'honorable M. Asquith « a exposées devant la Chambre des Communes. Le cuirassé « a succombé aux piqûres de la guêpe sous-marine, et les pro- « jets grandioses de construction, que M. Daniels envisage « pour l'Amérique, ne donneront au mastodonte des escadres, « dès maintenant condamné, qu'une survie éphémère. »

Lors du vote prochain du budget de la Marine, nous aurons à revenir sur cette question de la composition future des flottes de guerre. Enregistrons pour l'instant l'urgente nécessité pour la France de renouer fortement ses relations com-

merciales avec les nations récemment rendues à l'état de paix. L'Angleterre nous a déjà devancés dans cette voie. Tarderons-nous à la suivre ? Le Parlement et l'opinion publique ne permettront pas la moindre hésitation dans notre action diplomatique et économique, car le pays sait que tout retard peut être des plus préjudiciables à ses intérêts.

— B — F. DESTIN

Extrait de La Dépêche de Rouen *du 21 Janvier*

DEUX DIPLOMATES

Dans une récente esquisse, nous analysions les clauses du traité de Jerven, signé le mois dernier entre les représentants de l'Esthonie et du Vénézuéla.

Nous y faisions également ressortir l'importance du rétablissement d'une paix durable entre ces deux pays. Après plusieurs années de lutte, l'Europe n'aspire-t-elle pas à l'apaisement et la France, qui prêta toujours aux petites nations... son appui bienveillant, peut-elle faillir en cette circonstance à sa mission traditionnelle de pacificatrice ?...

M. Sébastien Mochard, un des membres les plus marquants du Bloc des Gauches, ne s'est pas gêné pour exprimer au Président du Conseil, dans une récente séance de la Com-

mission des Affaires Etrangères, son vif étonnement de l'apathie manifestée par le gouvernement et nos représentants diplomatiques à l'heure où les belligérants attendaient de nous le geste médiateur.

Cette remarque, qui reçut l'approbation quasi-unanime de la Commission, amena M. Blampié, ministre des Affaires Etrangères, à exposer sommairement sa politique extérieure.

Il déclara, aux applaudissements des membres présents, que le « Gouvernement entendait suivre de près les négocia-« tions en cours » ; il déclara aussi que « le rôle de la France « devait être actif, et non passif ; que des instructions étaient « d'ores et déjà données à nos agents à l'étranger, etc... « etc... »

La nouvelle nous parvient que les postes diplomatiques de Caracas et de Revel, provisoirement occupés par des consuls à prérogatives limitées, vont recevoir de nouveaux titulaires qui seront respectivement MM. de la Mirlourette et Lampeigne, désignés comme chargés d'affaires.

Le premier appartient à la Carrière : Secrétaire d'ambassade à Tokio en 1901, puis ministre plénipotentiaire au Kamtchatka et au Groenland, il représente, si nous en croyons *Le Radical*, le type achevé du fonctionnaire méticuleux, d'une rare étroitesse d'esprit.

Il eût fallu, dans ce poste délicat de Caracas, un homme éminent, sans marottes ni œillères, rompu aux questions économiques et sociales, capable en un mot d'élaborer un programme moderne et de le réaliser.

La France ne doit pas suivre sur les bords de l'Orénoque une politique de myopes !

Mais il y a lieu de croire que M. de la Mirlourette, favori des bureaux du quai d'Orsay, soutenu de façon outrecuidante par les exaltés de droite et d'extrême-droite, appliquera au Vénézuéla les méthodes du Kamtchatka, comme il avait implanté dans ce dernier poste les habitudes diplomatiques de Tokio.

En quelque point du globe, où sa fortune l'envoie, M. de la Mirlourette continue avant tout sa carrière.

Voilà en somme un choix qui nous semble paradoxal ! Il n'en va pas de même en ce qui concerne M. Lampeigne. Bien au contraire ! M. Lampeigne, depuis huit ans, représente au Parlement avec une indiscutable autorité la circonscription de Toulouse.

L'intelligence vive, brillante de ce jeune parlementaire fera merveille sur les bords de la Baltique, au milieu des cerveaux embrumés des Slaves, glissant sur la planche savonnée du bolchevisme.

Qui en France pourrait ignorer la promotion de M. Lampeigne à la dignité de vénérable de première classe au dernier Convent du Grand-Orient ? Cette distinction honorifique n'était somme toute que la juste récompense de son zèle avisé et de son attitude hautement républicaine dans maint débat de politique intérieure.

Lorsque sa désignation pour Revel fut officielle, M. Lampeigne reçut la visite du rédacteur en chef de *La Dépêche de Toulouse,* auquel il fit les déclarations suivantes,

qui résument à merveille sa pensée et ses intentions :

— « J'aurai à cœur de remplir sans faiblesse le poste élevé, « que le Gouvernement de la République m'a fait l'honneur « de me confier. Je n'y montrerai aucun esprit de sectarisme. « Je veillerai toutefois à ce que le couvent des Ursulines de « Revel, qui tient lieu d'école libre française, rentre dans la « légalité ; et je désire à brève échéance poser là-bas la pre- « mière pierre d'une Ecole laïque. Ce temple de la science « sera sur la terre inculte et froide de l'Esthonie le rempart « contre l'obscurantisme, et le phare de la Civilisation et de « la Pensée libre. »

Nul doute que, dans cet emploi nouveau pour ses aptitudes, M. Lampeigne se révèle bientôt comme un diplomate de haute volée ; car en politique extérieure comme en politique intérieure « l'Idée seule importe », pour reprendre le mot fameux de M. Doumergue.

La désignation de M. Lampeigne sera accueillie également avec la plus grande faveur par la France agricole, désireuse d'exporter les produits de son sol.

Membre depuis 1911 de la Commission de l'Agriculture, il présida en effet de nombreux comices horticoles au cours de la précédente législature avec une compétence à laquelle les paysans eux-mêmes se plurent à rendre hommage.

Ajoutons encore que M. Lampeigne est chevalier du Mérite Agricole depuis 1913 et Officier d'Académie.

Enfin, pour nous résumer : Bravo pour le choix de Monsieur Lampeigne. Mais pour celui de M. de la Mirlourette, hum !...

Georges Dubosc

A TRAVERS DARNETAL

(Ses curiosités historiques)



A TRAVERS DARNETAL

(*Ses curiosités historiques*)

Toutes les grandes villes de Normandie ont eu leurs historiens, et des ouvrages plus ou moins importants viennent compléter chaque jour les annales de Rouen, du Hâvre, de Dieppe, de Caen, de Louviers, de Falaise, de Pont-Audemer. Il est cependant des cités de notre province, qui présentent peut-être un moindre intérêt, mais qu'il est néanmoins utile d'étudier aux points-de-vue historique, topographique et économique. Par son passé, par son présent, par son futur, Darnétal semble mériter qu'on recherche son origine, son évolution et son rôle dans la vie industrielle de la France.

Elle est située à 132 kilomètres Nord-Ouest de Paris, à 101 kilomètres du Hâvre, à une lieue environ à l'est de Rouen. Pour se rendre de Rouen à Darnétal, il faut environ trente-cinq minutes à pied et une bonne heure en tramway. La ville est baignée par le Robec et l'Aubette. Sa population, d'après le recensement le plus récent, celui de 1906, est de 7.218 habitants 1/2 (1). Elle a une superficie de

---

(1). Cette fraction s'explique par la présence à Darnétal de M. Casimir Fayot, homme-tronc, dernier descendant d'une vieille famille, établie dans le quartier de Longpaon depuis le milieu du XIIIe siècle.

483 hectares, 47 ares, 60 centiares. Elle compte 60 rues, 1343 maisons, dont 1337 débits de boissons, 5 places, 4 sentes, 5 hameaux, 2 cours, 2 passages, 2 cavées, 2 églises, 3 modestes fontaines, 1 hospice, une prison et un dancing-palace. Darnétal, dont la fondation remonte à l'époque gauloise (nous en avons comme témoignages les feuilles d'adhésion miraculeusement conservées, de plusieurs de ses habitants à la société : « La Belle Gaule »), ne paraît pas avoir été occupée lors de la conquête romaine. Elle ne devait du reste constituer à cette époque qu'une cité lacustre, bâtie sur les marais de Carville et dépendant du territoire des Véliocasses. Lorsque Rollon conquit la Neustrie, il trouva Darnétal en cendres, comme toute la province, si nous en croyons le rapport de Dudon de Saint-Quentin et de Guillaume de Jumièges, déclarant que la région ne produisait plus alors « ni arbres, ni moissons ; l'on y trouvait ni villes, ni maisons, pas même des banques ou des salles à projections de lanterne magique ». C'est sous les ducs de Normandie que ce village se releva de ses ruines, mais en 1204, il retomba, avec toute la Normandie du reste, sous la puissance royale. Aussi bien, on ne commence à en trouver mention que dans les chroniques du 15e siècle, ce qui semble indiquer sa médiocre importance jusqu'à cette époque. Dès lors avec le rapide développement de ses industries, dans de multiples branches, et notamment dans la fabrication des bretelles élastiques depuis le règne de Dagobert, avec la fréquence et l'activité de ses foires et de ses marchés, elle prit une place de plus en plus prépondérante parmi les cités laborieuses du dépar-

tement, voire de notre province. Nous trouvons trace de cette vie commerciale, particulièrement intense jadis, dans la dénomination de certaines rues : La rue aux Juifs, éloignée du centre de la ville, était autrefois l'endroit où se trouvaient rélégués les enfants d'Israël, revenus en foule à Darnétal malgré les rigoureux édits des 12e, 13e et 14e siècles. La rue de Lombardie n'est pas ainsi baptisée, parce qu'elle conduit tout droit au royaume lombardo-vénitien (elle mène tout simplement au chemin vicinal de Boisguillaume), mais parce que s'y étaient fixés sous le règne de Philippe III de nombreux usuriers, qui prêtaient sur gage et à critique. On les appelait « *lombards* ». Ils recevaient la visite fréquente des jeunes gens de l'aristocratie rouennaise. Notons à titre purement documentaire la proximité de la rue des Lombards et de la rue aux Juifs.

La rue du Champ-des-Marais tire son nom, nous affirme Lesguilliez, des camps qu'établirent dans les prés de Carville le maréchal Ardouin-Dumazet, favori de Charles VII, en 1449, le général Hutin, sous Henri IV en 1591, ou Antoine, né Bourbon, roi de Navarre, en 1562.

Dans la rue de Longpaon, la plus belle de la ville par sa longueur et sa largeur, on rencontre encore quelques vieilles échoppes perdues au milieu de remarquables immeubles modernes. Aussi bien en prévoit-on la destruction dans le nouveau plan adopté pour le redressement de Darnétal. Souhaitons que ce fâcheux projet reste en plan seulement le plus longtemps possible.

Dans la rue des Meslots, anciennement appelée rue

Pierre-Decourcelle, existe une maison connue sous le nom de « la Moissonnière », en souvenir d'une ancienne redevance féodale que le locataire de l'immeuble devait verser à son propriétaire, le haut-justicier de Darnétal. La redevance consistait en dons de « nichées de moissons » ou en dons d'oiseaux, souvent d'une tourterelle blanche ou d'une perdrix rouge, ou encore de volailles ; il est curieux de noter qu'alors les hauts-justiciers se contentaient volontiers d'animaux de basse-cour.

La rue des Blatiers, récemment baptisée « rue Albert Ier » à la suite d'une délibération du Conseil Municipal, suggérée par un bon sentiment, mais sur laquelle aussi bien des critiques ont été formulées (1), nous rappelait par son nom une particularité très intéressante de la vie commerciale d'autrefois. On appelait « blatiers » (ou bladiers, bletiers, blaviers) les « vendeurs de blé » pour employer l'expression d'Etienne Boileau, prévôt des marchands de Paris, dans son célèbre livre des Métiers. Les marchands de grains venus de toute la région, descendaient par cette rue pour se rendre à la place du marché. C'était au temps où Darnétal possédait de nombreux moulins à blé sur le Robec et sur l'Aubette.

On trouve quelques pittoresques maisons du XVe siècle, dans la rue Thiers, anciennement dénommée « Rue Harlé fils aîné », en souvenir d'un des membres les plus éminents de la « Corporation des Constructeurs et Bâtisseurs », qui vécut de 1372 à 1453.

(1). *Journal de Rouen*, 15 décembre 1914.

Darnétal possède encore les deux églises qu'elle avait avant la Révolution. L'église de Carville, fondée vers le Xe siècle, fut entretenue et restaurée au cours du 12e par Radulphe, fils d'Etienne, seigneur de Carville. Le corps des marguilliers veilla à travers les âges à sa conservation : le 24 mars 1684, il acheta au sieur Petit, marchand de bois à Bellencombre, les planches nécessaires à la réédification. Le 22 juillet 1887, Jacques Gravois, maître maçon et architecte à Rouen, fut chargé de la construction d'un portail ; le 15 novembre 1890, à M. Poupard, entrepreneur de plomberie, fut confié le soin de la réparation des gouttières.

Ces nombreuses restaurations du reste ont enlevé à l'église tout caractère ancien. De rares vitraux présentent encore un peu d'intérêt, mais ils furent copiés, nous dit M. Jean Lafond, sur ceux de la chapelle du Champ-de-Mars, à Rouen.

La Tour de Carville date de l'époque de la Renaissance. D'un joli gothique, elle se termine par une galerie en plate-forme. Le style et l'architecture en sont fort originaux. On ne les retrouve du reste guère en Normandie que dans la tour du Casino de Bonsecours.

L'église de Longpaon existait déjà quand Rollon conquit la Neustrie. Ce ne fut longtemps qu'une humble chapelle, desservie par un simple vicaire. Elle ne devint église paroissiale que le 31 mai 1622. Rebâtie au 15e siècle, elle constitue un beau et grand monument : Large nef, vitraux artistiques, suisse imposant et portail intéressant.

L'Hôtel-de-Ville de Darnétal est de construction assez récente. C'est le 29 août 1834 du reste que l'immeuble com-

munal fut acheté à un sieur Duhamel, qui l'utilisait comme maison d'habitation. Derrière l'Hôtel de la Mairie se trouve un joli jardin public. C'est là qu'une aventure, rappelant celle du poëte Glatigny en Corse, advint à l'écrivain normand Rémy de Gourmont, né le 4 avril 1858 au Château de la Motte, à Bazoches-en-Houlme (Orne), issu d'une vieille famille établie dans le Cotentin, entre Valognes et Carentan, dès le XIVe siècle. Alors que, descendu de bicyclette, l'écrivain rêvait de bon matin au milieu des bosquets municipaux, un agent trop zélé, fort intrigué par la tenue peu soignée du poëte, arrêta celui-ci et le conduisit sur-le-champ au poste de police. De Gourmont, bientôt relâché, fut le premier à rire de cette aventure.

Aussi bien la sévérité du garde-champêtre de Darnétal est-elle devenue proverbiale, depuis que, dans des circonstances à peu près analogues à celles de l'arrestation de Rémy de Gourmont, le peintre rouennais Angros se vit, dans les premiers jours de la guerre, arrêté comme espion par la même main-de-fer, parce qu'il dessinait innocemment un peuplier de la côte Pigache sur un feuillet de son calepin.

Darnétal, parmi ses illustres enfants, ne compte du reste pas que son garde-champêtre : Elle a vu naître un très grand nombre d'hommes, devenus célèbres dans toutes les branches du savoir humain, parmi lesquels nous citerons :

Jacques Pinand, né le 20 juillet 1692, mort grand-vicaire et official de Montivilliers, le 28 novembre 1775, à l'âge de 84 ans, après avoir cultivé les Muses Latines et l'Histoire naturelle ; entre autres ouvrages, on lui doit un mémoire fort

intéressant sur les Polybes ; Jean-Jacques Mouchet, né le 27 mars 1737, auteur, en collaboration avec M. de Brecquigny, de la remarquable « Table chronologique des diplômes, chartes, titres et actes imprimés, concernant l'histoire de France ».

Et, de nos jours encore, les fils de Darnétal travaillent avec une inlassable activité à la prospérité commerciale et industrielle de leur petite patrie. Récemment un ingénieur, M. Hermary, a proposé de tenter quelques fouilles pour voir si le sous-sol de cette petite cité ne contient pas des gisements houillers. Si les expériences nous y révèlent la présence de houille, la ville aura bien mérité de voir disparaître à tout jamais sa dénomination de « terre maudite ». On pourra alors la juger sur sa bonne mine et la baptiser « terre heureuse ».

Quand du reste nous lui prédisons une brillante situation parmi les centres ouvriers de France, il nous semble que nous nous montrons quelque peu « prophètes de Darnétal ». Cette locution aussi bien appelle quelques explications. Qu'est-ce qu'un prophète de Darnétal ? C'est une personne qui, selon le vieux proverbe normand, « annonce qu'il est fête, quand elle voit les boutiques fermées. » C'est celui qui « fait pleuvoir des vérités premières » pour employer l'amusante expression de l'humoriste honfleurais, Alphonse Allais.

Quoi qu'on dise du reste, le prophète de Darnétal fut fort en vogue jadis. Sous la Révolution, Joseph Leroy de Flagis, député du Tarn à l'Assemblée législative, écrivit une petite pièce intitulée « *L'Astrologue de Darnétal* » ou

« *Le Prophète qui ne meurt point* », in-8° de 12 pages, imprimé à Rouen en l'an XI, chez Ange Lefèvre. Cet Ange Lefèvre, qui tenait boutique rue des Bons-Enfants, descendait d'un sieur Lefèvre, Jean-Baptiste, qui, au XIVᵉ siècle avait été aide de camp du Comte de Bourg-Achard, lequel, marié à vingt-deux ans à une demoiselle Sophie de Villerabot...

Mais ceci est une autre histoire, sur laquelle nous reviendrons dans un prochain article.

ALBERT HERRENSCHMIDT

AU COURS DES NUITS...



AU COURS DES NUITS...

— A —

Dans la Cave

Un coup de canon vient de déchirer l'air tiède de cette radieuse nuit d'été. Les éclatements se succèdent, rageurs et précipités ; l'avion ennemi, semeur de mort, est sur nous et cherche à frapper au cœur la vieille cité havraise. L'heure est venue pour le poilu civil de rejoindre son poste d'alerte, la cave aux voûtes épaisses, temple des crus fameux, transformé en lieu de rendez-vous nocturne par ordre de l'autorité municipale. Dans un appareil sommaire, je descends quatre à quatre les marches de mon escalier et m'engouffre dans le refuge obscur, où m'ont déjà devancé les autres locataires de l'immeuble. Monsieur Jourdain, dont la fortune rondelette vient de s'édifier grâce à quelques avantageuses adjudications au gouvernement belge, roule en boule jusqu'au fond du réduit, hérissé de porte-bouteilles, et entrecoupe ses réflexions, empreintes de mélancolie et de banalité, par des soupirs saccadés d'asthmatique. L'opulente Madame Jourdain apparaît à nos yeux étonnés sans ses chaînes d'or et ses nombreuses bagues aux pierres étincelantes : elle a recouvert hâtivement ses

rotondités informes d'un cache-poussière de l'ancien temps, de l'avant-guerre, curieux vestige des années de labeur et de misère, et, sous cette enveloppe grise et sale, sa petite personne se marie et se confond avec les futailles de vin vieux.

A la lueur d'une bougie fumeuse, j'examine tous les hôtes de cette caverne : le concierge, blême de peur ; son épouse, incolore et peut-être inodore ; la petite cocotte du second, émue comme au soir déjà lointain de son premier amour, toute blonde et charmante dans un élégant deshabillé ; et enfin mon vieil ami Tommy, officier d'approvisionnement de la base anglaise, le plus flegmatique des insulaires, qui vient d'entrer le dernier dans la cave de son allure souple, élégante, toujours correcte. Si cette hypothèse n'était criante d'invraisemblance, on pourrait le croire rasé de frais, tant sa mine aristocratique semble rose et reposée.

La canonnade continue, mais l'écho nous en parvient assourdi ; l'assistance reste muette, à l'exception de Tommy, qui se montre d'une gaieté exubérante et lance des éclats de rire sonores au milieu d'un original jargon franco-britannique.

Tout à coup, un bruit sec, indéfinissable, retentit à nos oreilles ; les dos se courbent sous la crainte, la respiration de Monsieur Jourdain se précipite, le concierge s'étend à plat-ventre, position recommandée par « Le Petit Parisien » en pareille circonstance, ma gracieuse voisine va s'évanouir délicieusement, lorsque Tommy laisse tomber ces paroles, accompagnées d'un rire inextingible : « Aoh ! relevez-vous ! No danger ! En m'asseyant sur tonneau... very funny, indeed..., je ai craqué... the seating of my caleçon ! »

— B —

Rêveries d'un Noctambule

Avril 1918.

Renvoyé des Armées en qualité de « père de six » et rendu à la vie civile, j'ai réintégré ce matin mon « home » havrais, et aussitôt endossé le veston d'antan, en même temps que mes vieilles et chères habitudes. Après une journée remplie par les effusions du retour, les conversations à bâtons rompus, les rangements et dérangements nécessaires à la suite d'une longue absence, je regarde à travers la vitre tomber la nuit fraîche et sereine, qui enveloppe maintenant la vibrante cité de son manteau couleur d'encre. A l'heure où la ville s'endort dans le calme imposant et le lourd silence, mon cœur alangui ressent le besoin de se mêler à l'âme sensible des choses. La paix qui règne en moi, loin du fracas de la mêlée, ressemble à la tranquillité bienfaisante de cette nuit d'avril... La cité sommeille ; sortons !... Suivons les rues baignées d'ombre et, dans ce décor nocturne et plein de douceur, laissons flotter notre esprit à l'appel des souvenirs anciens, au gré du rêve et de la fantaisie !

*
* *

Quittant le Grand-Quai, où la brise marine laisse aux lèvres un goût âcre de saumure, j'enfile à droite la rue de la Gaffe, nom évocateur d'une des formes les plus communes

de la sottise humaine. Au ciel étoilé, Vénus clignote de son œil perçant... Malgré cette invite, je passe sans m'arrêter devant les maisons bruyantes et closes de l'ancienne rue d'Albanie, maintenant dédiée à la mémoire de Jean Macé. Que cet hommage tardif soit agréable et doux aux mânes du vertueux universitaire !

Je suis d'un pied léger la rue de Paris et traverse la place Gambetta. Mon âme de combattant de 1914 se reporte alors vers les heures de tristesse et de deuil de l'Année terrible : En moi chante le nom du grand Français qui ne désespéra jamais de la Patrie et, pendant la retraite de 1870, incarna le symbole de la Défense Nationale. Je voudrais qu'après la paix victorieuse, le peuple de Paris unît dans une même pensée de gratitude, au cours d'une journée solennelle, les gloires du soldat triomphant et du tribun patriote ! (1).

Puis, continuant mon chemin, je mesure la distance qui sépare le rêve de la réalité tragique, car, hélas ! les Allemands sont encore à Noyon !

Après avoir flâné tout le long de la rue du Corridor, je regagne le centre de la ville par la rue Thiers... Qui donc, au milieu des inquiétudes et des maux actuels, songe à toi, libérateur du territoire, ainsi qu'à l'œuvre grandiose accomplie par ton énergie et ton courage ? Les morts vont vite de nos jours ! Le présent douloureux efface rapidement les souvenirs du passé, qui s'estompent dans l'esprit des combat-

(1). Ce passage du présent récit, écrit en 1918, constitue à nos yeux une curieuse prophétie. (Note de l'Editeur).

tants, ainsi que dans les cœurs des épouses et des mères. Quant aux nouveaux riches, encore mal adaptés à leur degré social, ils se moquent de Thiers comme de Karr (Alphonse), bien que ce dernier ait été en 1848 candidat à la Constituante dans notre cher département de la Seine-Inférieure !.. J'éprouve une légère fatigue... Tant pis ! En avant, et jusqu'au bout !

Une odeur écœurante sort de l'impasse Coty : Elle n'évoque que de très loin les suavités contenues dans les flacons ciselés du parfumeur attitré des mondaines. Je me dirige alors vers la Petite-Rade, pour aspirer à pleins poumons le souffle léger, qui vient de la haute mer.

En suivant la rue Maraine, je me rappelle la bonne fée havraise, qui m'adressa chaque semaine, aux armées, des vêtements chauds et mille gâteries. Je voudrais lui exprimer la reconnaissance dont mon cœur est gonflé, mais l'heure tardive convient mal aux visites, et j'ai d'ailleurs oublié pour l'instant sa sainte adresse.

Au coin de la rue Béranger, l'air vif du large me saisit, et une immense lassitude s'empare de moi. Depuis trois heures, je marche sans arrêt, et mes forces me trahissent. J'avance encore de quelques pas et jette un coup d'œil alentour : en face de moi se dresse la maison Migraine frères. Fiévreux, je me décide à regagner aussitôt mon logis, car je me sens subitement pris d'un violent mal de tête !

L. Letellier
Docteur ès-lettres

ADOLPHE DECORDE

(1817-1901)

SA VIE ET SES ŒUVRES

(d'après des documents inédits)



ADOLPHE DECORDE

(1817-1901)

Sa Vie et ses Œuvres

(d'après des documents inédits)

« Je suis né à Rouen le 1er février 1817. Il faisait un temps superbe pour la saison. » C'est avec cette originale constatation qu'Adolphe Decorde se présente à nous au seuil d'un captivant essai biographique, malheureusement inédit, intitulé : « Moi ». Sans doute le talent de notre auteur doit-il beaucoup à la poésie des rayons clairs et joyeux que le soleil dispensait au jour de sa naissance ! Dès sa jeunesse, il s'adonne avec plaisir et succès aux travaux littéraires. Mais la rêverie n'exclut pas, de ce cerveau remarquablement équilibré, l'amour du travail. Il remporte en effet de nombreux succès aux distributions de prix, se fait remarquer par sa compétence en thème latin et par sa régulière assiduité aux cours de gymnastique.

Quand nous relisons sur les feuilles jaunies des vieux cahiers les premières bluettes poëtiques de l'élève, ainsi que plusieurs narrations heureusement conservées, nous notons de suite en lui une précoce tendance à la spirituelle ironie. Nous trouvons, dans un de ses devoirs français de quatrième, sur : « Les Lettres de Madame de Sévigné, » cette amusante

réflexion : « De deux choses l'une : Ou Madame de Sévigné « pense ce qu'elle écrit dans ses lettres, ou elle ne le pense « pas. Si elle ne le pense pas, ce n'était pas la peine de « l'écrire. Si elle le pense, elle eût pu le dire de vive voix ; « ce procédé, plus conforme au caractère féminin, lui aurait « économisé des timbres et nous aurait épargné l'ennui d'étu- « des souvent fastidieuses. » (1)

Au cours de ses premiers essais littéraires, il expose déjà ses théories politiques, ardemment impérialistes. Dans une ode, dédiée à M. le Baron Godasse, qui vient de remporter une victoire municipale sur M. Gontran des Mirabelles, candidat royaliste, l'adolescent, alors âgé de dix-huit ans, proclame ses convictions :

Je ne souffrirais pas qu'on vînt me contredire,
Quand j'ai, d'un cœur joyeux, crié : Vive l'Empire ! (2)

L'enthousiaste jeune homme, qui affirme ainsi sa fidélité aux institutions napoléoniennes, se révèle en ces mêmes strophes un catholique fervent :

De cinq heures à six, à l'église je vais
Prier Dieu de bénir la France et les Français ! (3)

A qui doit-il cette exaltation bonapartiste, ces croyances religieuses ? Il les tient sans doute de l'air ambiant : Béranger avait flétri, dans son généreux libéralisme, la réaction royaliste ; et Lamartine avait chanté Dieu et son âme. Mais de ses sentiments, Adolphe est surtout redevable à sa propre famille :

---

(1). Inédit.
(2). Inédit.
(3). Inédit.

Son cousin Arsène, ancien grognard de la Vieille Garde, s'était vaillamment conduit sur la Bérésina ; quant à son oncle, son « tonton Frédéric », il était entré dans les ordres et venait d'être nommé vicaire à Saint-Ouen. Ce vénérable ecclésiastique avait conquis une grosse influence sur l'adolescent, dont il comprenait, sans trop de difficulté, les enthousiasmes littéraires.

Decorde, accoutumé à se replier sur lui-même, à analyser les éléments complexes de sa sentimentalité, se garde toutefois de négliger l'observation des évènements extérieurs. Fleur délicate et soigneusement cultivée dès le collège, il laisse prévoir la plante robuste et saine, qu'il ne manquera pas de devenir.



Lorsque le jeune Adolphe quitte le lycée, l'économe et le concierge lui prédisent « un brillant avenir. » Son esprit ouvert et précis, son élocution facile et châtiée lui semblent de favorables dispositions pour entreprendre l'étude du droit. Dans cette voie nouvelle, il travaille avec acharnement, et, à ses rares moments de loisir, se plonge dans la lecture. Maître Barbizon, avoué à la Cour, chez lequel il exerce les délicates fonctions de clerc amateur, lui ouvre sa bibliothèque. Pour le distraire et le reposer à la fin des journées de dur labeur, il lui fait lire trente pages du « *Répertoire méthodique de législation, doctrine et jurisprudence* », édité par Dalloz. Ses efforts d'ailleurs sont rapidement couronnés de succès, puisque un an après la première inscription, il devient principal de l'étude.

Entre la rédaction de conclusions et la lecture de requêtes, le jeune clerc donne libre cours à sa veine poëtique. Il puisse dans sa vie d'étudiant en droit matière à de nombreux poèmes, encore inédits : « Réflexions rimées sur le Code Civil » ; « Albertine, la cadette du greffier », « Les pantoufles de Thémis ». On trouve, dans chacun de ces morceaux, de superbes vers lyriques, où l'auteur épanche le trop-plein de son âme ; on y note une mélancolie, une fine observation de la nature, qui procèdent directement de la sensibilité lamartinienne. Signalons la richesse de certaines rimes, telles que : « plumeau, chalumeau », « million, Saint-Emilion », « pèlerine, mandarine », « Vaugelas, matelas ». S'il s'inspire des grands poëtes romantiques, Decorde ne saurait être un vulgaire imitateur. Il apporte, dans ses essais, un cachet personnel indiscutable ; la pensée est claire, le style précis et sans recherche, la métaphose juste et la langue variée.

Adèle V*** est le premier nom de jeune fille qu'il enveloppe de rêves bleus et souriants. Elle appartient à une vieille famille rouennaise ; son père est numismate départemental à la préfecture. Adolphe la rencontre dans une soirée dansante chez une comtesse, où Maître Barbizon fréquente assidûment. Avec une naïve sincérité, l'adolescent chante son amour :

« O séduisante Adèle,
« Que vous me semblez belle ! » (1)

Quand il sait son amour partagé, sa fertile imagination

(1). Inédit.

l'emporte loin des humains et des choses de ce monde dans une sphère supra-terrestre :

« Vous m'aimez, je vous aime ! Eh ! bien, c'est l'essentiel !
« Volons, le voulez-vous ? vers le septième ciel ! » (1)

Ses sentiments gardent toujours une chaste réserve :

« Puisqu'ayant vingt-deux ans, de convoler j'ai l'âge,
« Je veux vous proposer vite le mariage ! (2)

Avant d'avoir obtenu son diplôme de licencié, Adolphe reçoit la main de sa bien-aimée. La bénédiction nuptiale leur est donnée quelques mois plus tard, en l'église Saint-Ouen, par le bon « tonton Frédéric », récemment promu chanoine capitulant.

Nous devons nous réjouir que le cœur de cet homme de bien ait été épargné par les tourments de l'amour malheureux. Mais nous avons aussi de sérieuses raisons de croire que le désespoir, s'il était survenu, aurait inspiré des chefs-d'œuvre à cet admirable poëte et que la souffrance lui aurait dicté des vers immortels.

Cependant Adolphe pousse avec ardeur l'étude du droit. Il s'initie avec plaisir aux formules, articles et adages de l'école. Il prend consciencieusement des notes, suit ses cours de façon régulière et digère facilement les connaissances étendues qu'exigent les programmes. Il passe brillamment son examen de licence. Sa mère écrit alors à la tante Zoë : « Ce garçon-là nous donne pleine satisfaction ; il est vertueux et

(1) « *Pour Elle* », madrigal inédit (juin 1837).

(2). « *Le bon motif* », poême inédit (mars 1838).

travaille bien ; il ne nous demande que cinq francs par mois comme argent de poche. »

Malgré les inévitables distractions des premiers temps de mariage, il prépare, avec zèle et courage, son doctorat. Deux ans plus tard, il se distingue devant la Faculté par la présentation d'une remarquable thèse, traitant « de la libération de la contribution aux charges par abandon du droit de mitoyenneté. » Sur l'insistance de son maître, M. de Sacq, il s'inscrit sans tarder au barreau de Rouen et prête serment le 23 Octobre 1843. Il se fait rapidement apprécier de ses confrères par sa bonne volonté à se charger, comme stagiaire, de la plupart des affaires d'Assistance judiciaire. Sa voix chaude et éloquente fait merveille dans les salles d'audience. « Dressé à la grande école des Anciens Maîtres, dont le sou- « venir est resté impérissable, il montra toujours l'exemple du « travail le plus patient et le plus utile dans la préparation « des affaires et sut donner à sa grave parole une autorité « redoutable pour ses adversaires. » (1).

Mais l'esprit d'Adolphe est trop vaste pour se cantonner dans la sphère judiciaire. Il rêve bientôt de grands travaux littéraires et historiques. Il commence, avec l'ardeur qu'il apporte en chaque chose, l'élaboration de sa première grande œuvre (57 pages en petits caractères) : « *Fontenelle et Cideville* », où il livre à la publicité toute une correspondance inédite échangée entre le grand écrivain normand et son ami,

(1). Me Castel-Dumanoir, doyen de l'Ordre des Avocats de Rouen : « *Deux Maitres du barreau : De Sacq et Decorde.* »

conseiller honoraire du Parlement de Normandie. Cette brochure, qui paraît en 1858, attire l'attention de tous les érudits et classe son auteur au premier rang des hommes de lettres. L'année suivante, il est élu, à peu d'intervalle, bâtonnier de l'Ordre des Avocats et membre de l'Académie Impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. A peine entré dans cette savante compagnie, il accepte les accablantes fonctions de secrétaire de la classe des Lettres, qu'il conservera jusqu'en 1872.

Decorde, parvenu dès lors à la place brillante qu'il méritait d'acquérir, tant dans le monde judiciaire que dans les milieux littéraires, ne va pas ralentir ses travaux. Avec une remarquable fécondité, il publie de captivants ouvrages : « *Panégyriques d'André Pottier, de l'Abbé Picard, du Peintre Court*, etc... » En 1865, paraît son premier grand poême : « *Les Importations anglaises* », où il se révèle apôtre zélé de l'école néo-classique, de cette école du « Bon Sens », représentée par Ponsard, héritière des grandes traditions littéraires. La lecture de quelques vers suffira pour nous en convaincre :

« Je ne puis approuver cette manie étrange,
« Qui prétend asservir la langue au libre-échange.
« Est-elle donc si pauvre, et, fuyant cet excès,
« Ne saurait-on parler français à des Français ? »

Mais si la muse attire Adolphe, elle ne l'accapare pas. La recherche historique est pour lui pleine d'attraits. Il s'y adonne avec passion. Nous devons à cette disposition curieuse de son esprit les intéressantes « *Recherches sur la Conférence*

et la Bibliothèque du Collège des Avocats au Parlement de Normandie », sa charmante « *Histoire sur le droit, revendiqué par les avocats au Parlement de Normandie de se faire exempter du logement des gens de guerre* », et surtout sa merveilleuse « *Etude sur l'époque à laquelle ont été inventés les moulins à eau.* »

Poëte, historien, avocat, savant, Adolphe est en outre un éminent politicien. Elu au Conseil Municipal au scrutin de ballotage, il parle avec autorité, au sein de l'Assemblée communale, de toutes les graves questions de voirie et de travaux publics. Il se fait remarquer par la fougue et la conviction qu'il apporte à combattre, auprès des électeurs du premier collège de Rouen, la candidature à la députation de M. Jean Rondeaux.

— « Arrière ! Messieurs les Marchands électoraux ! Le collège, auquel vous vous adressez, a trop le sentiment de sa dignité pour tremper dans vos combinaisons machiavéliques ! » On ne saurait trop regretter que Decorde ne nous ait pas laissé de plus amples traces de son talent de pamphlétaire.



Il nous faut abandonner ici, faute de plus ample matière, l'étude du politicien pour reprendre celle du poëte. Il nous reste à examiner les pièces détachées, écrites par Adolphe de 1866 à 1901, année de sa mort. Une telle enquête nous convaincra de l'originalité toujours croissante de sa pensée et de sa langue.

Partout nous retrouvons cette verve facile et heureuse, enjouée et piquante, cette fantaisie imprévue, qui étonne et ravit le lecteur. Son esprit se révèle parfois curieux, avide de science :

« Que savez-vous de neuf ? Tel est le premier mot
« Que, dès qu'on se rencontre, on échange aussitôt ! » (1)

Il évite de traiter les sujets âpres et rebattus, tels que l'amour, les mystères de l'au-delà, les beautés de la nature. Sa muse se fait de plus en plus familière et bourgeoise.

Estimant avec raison que la forme, autant que l'idée, doit concourir à la beauté du poëme, il recherche le vocable sonore :

« Au prix exhorbitant que coûtent les ténors,
« Quand il faut ajouter la danse et les décors,
« L'opéra maintenant devient plaisir de prince !
« L'opérette à sa place a conquis la province...
« Seule elle anime un peu ses théâtres déserts
« Et n'a d'autre rival que les cafés-concerts ! » (2)

Il se plaît à soigner particulièrement la rime :

« Je remarque au surplus, parlant du mariage,
« Qu'il n'est point de sujet qui soit plus en usage.
« C'est dans l'intimité, comme dans les salons ;
« Le texte tout trouvé des conversations ! » (3)

La technique proprement dite de Decorde se résume

(1). « *La Conversation* », pièce de vers (1865).
(2). « *Un bourg en progrès* », conte (1867).
(3). « *La Conversation* », op. cit.

ainsi : Forme personnelle, absence de parti-pris d'école, connaissance de toutes les règles de la poëşie. Notre auteur étonne souvent par un artifice littéraire : l'énumération. Et, fait remarquable, celle-ci n'est jamais monotone sous sa plume :

« Saint-Tard est un gros bourg, dont le nom peu connu
« Sans doute jusqu'à vous, n'était jamais venu.
« Il possédait pourtant, choses dignes d'envie,
« Un bureau de police et la gendarmerie,
« La justice de paix et l'enregistrement,
« Un hospice assez grand, légué par testament,
« Un garde-général, deux huissiers, un notaire...
« Mais rien de tout celà n'a pu le satisfaire ! » (1)

De façon très heureuse, il abandonne parfois l'alexandrin pour donner à l'expression de sa pensée une forme légère et agréable :

« Nos bons aïeux, de friande mémoire,
« Autrefois avaient eu la gloire
« — Le Satyrique nous l'a dit —
« D'inventer le citron confit ! » (2)

Tous ces poëmes sont d'un technicien expérimenté. On pourrait répéter de lui ce que Flaubert écrivait de Louis Bouilhet : « Les rejets, les entrelacements, les rimes, tous les secrets de la métrique, il les possède... Il n'énivre du rythme des vers. »

---

(1). « *Un bourg en progrès* », op. cit.
(2). « *Un cours de cuisine* », poème.

Le 9 Août 1872, l'Académie de Rouen, appréciant justement de tels mérites, choisit Decorde pour vice-président ; en 1873, elle l'élève à la dignité de président. Son zèle infatigable, sa bonne volonté le désignent d'office pour toutes les fonctions, que ses collègues, par modestie sans doute, jugent à propos de refuser. Il abandonne la muse pour se consacrer entièrement à la confection du catalogue des livres, composant la bibliothèque de l'Académie — travail considérable de patience et de classification. — Après avoir été simultanément archiviste de cette compagnie et premier adjoint au maire de Rouen, Decorde quitte définitivement les arènes littéraire et politique, en 1895. Le Conseil Municipal lui vote une adresse de félicitations, et l'Académie lui décerne le titre d'archiviste honoraire — double hommage justement mérité par son inépuisable dévouement.

Il se retire dans sa maison de la rue des Arsins, où il connaît quelques années de repos. Et, lentement, paisiblement, dans sa quatre-vingt-quatrième année, il quitte un matin cette terre pour regagner le séjour des bienheureux. A ses obsèques, d'émouvantes allocutions sont prononcées par l'adjoint au maire. le sous-bibliothécaire, le vice-président de l'Académie, le secrétaire de l'Ordre des Avocats et le substitut du Procureur.

Mais le temps enveloppe bientôt choses et gens de son manteau d'oubli ; la gloire s'estompe comme un rêve. Aussi est-ce une ineffaçable joie pour un critique et commentateur

de faire par instants jaillir de l'ombre un nom, une œuvre méconnus, qui ne doivent pas périr !

CONCLUSION

Decorde fut un vrai poëte.

Il eut le don précieux de l'émotion facile et sincère, de la vive sentimentalité, qui se traduit par un lyrisme débordant. A cette précieuse qualité, il en joignit une autre, bien rare chez les chevaliers de la muse : nous voulons parler de l'Esprit. Il eut l'originalité dans l'invention, l'originalité dans l'expression, la vigueur et la grâce de la pensée. Et les générations futures pourront saluer en lui le serviteur fidèle d'une noble maîtresse : la Poësie.

FOUINASSERIES

(extraites du Journal « LE GAS NORMAND »)



FOUINASSERIES

(*Extraites du journal* LE GAS NORMAND)

I.

Seur et certain qu'y a pas pus saôlard qu'Maît' Boisec dans tout l'canton d'Falaise !

L'aut' sei, à neuf heures, i' n'tait core pas rentré t'cheu li et la maîtresse poussait des soupirs à fendre l'cœu. « N'vos faîtes pas d'peine, qu'li dit san vésin, l'pé Lapouque, j'vas aller vos l'trachi ! »

Et Lapouque, qui connaît bié l' s habitudes d'Maîtr' Boisec alla tout drait t'cheu Friquet, l'troquet d'la commeune.

Maîtr' Boisec était attablé lanré aveuque Friquet, s'n ami à l'iau-de-vie et à la mort, et y chantait, y chantait, fallait vaie comment !

« Hé, Lapouque, qu'y cria dès qui l'vit, vi-t'-en baire un sou d'café ! »

Lapouque, qui n'prins jamais rin, s'assit et, pou mieux l'amadoui, s'mit à trinqui itout d'aveuque l' s' autres. Après l'café, no print l'gloria, pis la rinchette. Lapouque, qui n'sait baire que d'l'iau, c'menchit à chanter comme vaq' qui vêle.

Fallut core avaler eun' aut' rinchette, la seurrinchette et l'coup d'pied-au-cul. Lapouque était sâs à présent comme eun' grive, mais Maît' Boisec s'trouvait un miot pus solide à chaque verre qu'y beuvait.

Quand sonna la r'traite, Friquet leux dit d'fout' le camp ; alors Maît' Boisec s'raidit sur ses gambes, et, fort comme l'-Grand Turc, print sous l'bras Lapouque, qui n'pouvait pus s'teni drait, et li dit :

« Allons ! Vi-t'en, à c't'heu, man pouor gâs ! Dréch' té ! J'vas t'ram'ni t'cheu té !... »

II.

No s'en veit touot d'même de drôles d'manigances au tribuna, que m'dit hier sei l'pé Coqueret, juré à c'te session d's Assises. Cray'ous qu' j'ons eu à juger eune pouore petite Margot, qu'a tué s' n'éfant, apreus qu'san galant l'a plaquie ! Un fameux salaud que c'ti-là ! Ch'est pouortant pas l'premier v'nu ! Ch' est un docteu bié capable et bié connu entre Caen et la mé. Y rencontrit Margot un sei, la trouva jatille et de belle corporance et li dit tout d'sieute un tas d'polichonneries. Comme il' tait vieux, y s'rasit la barbe et cha l'rajeunit d'au moins quinze ans : no z'aurait dit un jeune ferluquet ! La pouore Margot restait goule bée d'vant les histouéres qu'li racontait l'docteu, tant et si bié qu'eune nieut, elle l'laissa rentri t'cheux elle, ni vu, ni connu, j'tembrouille !

Après avé été couortisée pendant queuqu' mois, Margot sentit un jouo san corset dev'ni trop p'tiot, dit cha à san frère, qui vint vei l'médchin en question. L'galant entra dans eune colère bleue et baillit au gâs en réponche eun' volée à tout casser ; l'frère déguerpit sans d'mander san reste. L'docteu, fûté comme pièche, véyant que c' t'affaire f'sait jaser tout' la commeune, lâchit la pouore file, et no n'la pas r'vu ! Vos savez la sieute, Moussieu Gros-René, et j'sais pas pour qui que j'vous ai raconté l'histouére du Docteur Faust, pisque vos la connaissez p' t'êt' bié mieux qu'mé !

CH. VALLOT ET J. QUESNEL

LA TOPETTE

(JUILLET 1918)

(*Nouvelle extraite de* « Tout en guerroyant »,

recueil de récits de la campagne 1914-1918).



LA TOPETTE

— « Et te souviens-tu, continua Charles, du vieux zouave sentimental de Formerie ?

Jean esquissa un geste vague et négatif.

— « Mais si, voyons !... Le géant septuagénaire, qui était soigné en même temps que nous à l'hôpital auxiliaire 618... Rappelle-toi... Il s'appelait, je crois, Sidi Allah Dhal Humid... »

— « J'y suis ! s'exclama Jean !... Sidi, du 4e zouaves, évacué pour coliques néphrétiques !... Qu'est-il donc devenu, ce grand diable ? »

— « Je l'ai, comme toi, perdu de vue, lorsque, ma convalescence achevée, je pris le commandement de la section topographique de la Place d'Etretat... Mais le capitaine Henry m'a donné récemment de ses nouvelles : Le pauvre Sidi vient de mourir dans une affreuse crise d'alcoolisme, consécutive à de cruelles peines de cœur... Ah ! c'est une bien triste histoire que la sienne !... »

...Et le lieutenant Vanel, lançant au loin d'un geste élégant la cendre de sa cigarette de tabac blond, plus blond que les vestiges de ses moustaches ou que le bout de ses doigts de fumeur invétéré, fit pour la centième fois l'émouvant récit de la fin du vieux soldat... Jean Queslot, qui s'était confortablement calé dans son rocking-chair, mouilla de ses larmes, à chacun des chapitres de cette amoureuse et sénile odyssée, plusieurs mouchoirs de la plus fine batiste.

— Lorsque Sidi Allah Dhal Humid quitta le front de la Somme pour recevoir à l'arrière les soins qu'exigeait son état de santé, le 4e zouaves, où notre héros avait repris du service comme tambour-major, perdit en lui l'un de ses plus valeureux matricules. Le régiment avait toujours admiré la rigoureuse sobriété du vieil Arabe, en même temps que son tempérament insatiable et fougueux, qui lui avait valu la plus flatteuse réputation auprès des Ouled-Naïls de Biskra.

Aussi, dès son arrivée à l'hôpital, où nous fîmes sa connaissance, il manifesta, et plusieurs fois même en notre présence, des impatiences amoureuses sur la nature desquelles aucun doute ne semblait permis. Mademoiselle Yvonne, tu sais, la grande rousse au cou de girafe, puis la vicomtesse de la Rochecroulant, vice-présidente de la Croix-Rouge, puis Mesdemoiselles Ernestine et Charlotte Poirblet, que nous appelions « les sœurs siamoises », et plusieurs autres infirmières se plaignirent au médecin-chef de l'attitude entreprenante du zouave à leur égard. Celui-ci fut alors soumis, de la part de l'Administration, à un régime hydrothérapique, qui demeura sans effet ; ce que voyant, Sidi, pour oublier ses déboires sentimentaux, accepta un beau jour au cabaret voisin de l'hôpital une « topette » (1) de vieux calvados, fabriqué de la veille par la vigilante aubergiste, Madame Groslard.



Le calvados, ingéré à faible dose dans le puissant orga-

(1). Topette : fiole de verre à la fois longue et étroite ; par extention, contenu de ladite fiole.

nisme du colosse, ne produisit pas le résultat escompté. Il sembla même accroître les tendances sentimentales du brave tambour-major, qui, par un soir bleu, dans le parc romantique, se permit d'offrir sa main ou ses faveurs (au choix) à Ghislaine de la Rochecroulant, fille cadette de la vicomtesse. La jeune Ghislaine, sortie de fraîche date du couvent et élevée dans l'ignorance des mystères amoureux, repoussa ces propositions avec plus de candeur et d'étonnement que de réelle indignation. Mais son honorable mère adressa sur-le-champ un rapport circonstancié au médecin-chef, qui prescrivit pour Sidi des douches d'eau glacée, ainsi qu'une abondante médication pilulaire. Le zouave compléta de lui-même ce traitement par l'absorption d'un nombre sans cesse croissant de « topettes », que la mère Groslard préparait avec ponctualité pour son plus fidèle client.



Trois mois passèrent. La table du médecin-chef se couvrit de rapports, comptes-rendus, descriptions avec croquis, protestations, menaces, émanant de jeunes filles, femmes et familles, appartenant à toutes les classes sociales. Sidi s'éprit en effet, à tour de rôle et en pure perte, de la fille du pharmacien, de la femme du sacristain, de Mademoiselle Trempin aux yeux de pervenche, de la petite Françoise, préposée à la lingerie, et même de la respectable Madame Groslard. Celle-ci ajouta d'ailleurs à sa réclamation, formulée en termes très dignes, une note détaillée de trois mille francs de calvados, qui, affirmait-elle, avait été servi, topette par

topette, au valeureux Sidi Allah Dhal Humid pour la noyade intégrale de ses amères déceptions.

*
* *

C'est alors que le capitaine Henry, de qui je tiens ces détails, rencontra Sidi au cours d'une période de repos dans la région de Neufchâtel. Le vieux tambour-major n'était plus que l'ombre de lui-même. Il fit entre autres l'aveu que ses échecs amoureux avaient pour cause principale sa complète ignorance de la langue française. Il n'en connaissait en effet que deux locutions : « Garde à vous ! » et « Repos ! », vocabulaire manifestement insuffisant pour permettre un entretien galant quelque peu suivi. Son âme était ulcérée. Henry enfonça dans les yeux du vieillard les regards de ses yeux et lui dit : « Je vous aiderai de toutes mes forces !... » Pendant un mois encore, le cœur de Sidi palpita d'un amour violent pour toutes celles qu'il choisit successivement. La note de Madame Groslard prenait les plus inquiétantes proportions.

Pour consoler l'amoureux éconduit, Henry lui fit un jour lecture d'une anecdote joyeuse et suggestive, genre « Mille et une Nuits », traduite en arabe par Mardrus. Le zouave écouta d'un air morne, avala coup sur coup douze topettes et murmura dans son idiôme coutumier : « Pour moi, je crains un malheur et je tends le... dos dans l'incertitude de ce qui va m'arriver ! »

Les dernières lettres du capitaine Henry m'apprirent alors que l'infortuné venait de subir une crise de délirium tremens, puis une seconde très forte et fatale !...

Sidi fut porté en terre dans le fourgon du 3e tirailleurs.

. . . .

La vieille branche arabe, transplantée dans la douce terre de Normandie, n'avait pas résisté à la topette de Madame Groslard !...

Charles-Théophile Féret

POUR UNE NORMANDE QUI AVAIT LES POMMETTES ROUGES



POUR UNE NORMANDE,

QUI AVAIT LES POMMETTES ROUGES (1)

Celle dont mon cœur s'enamoure
Est une bouleuse pastoure
Normande.
La mode coutançaise imbrique
Sur son front, la coiffe excentrique
Et grande.

S'évadant de sa lourde housse,
Aux tempes, une boucle rousse
Ondule,

---

(1) Cette pièce a été conçue et écrite en 17 minutes 21 secondes. Elle n'eût jamais été publiée, si l'Éditeur, estimant qu'elle constitue, non pas un de ces chefs-d'œuvre littéraires qui s'acquièrent l'admiration unanime des lettrés, mais simplement un morceau digne d'attirer l'attention des lecteurs, n'avait fait sur moi une forte pression, pour obtenir l'autorisation de l'insérer dans mon recueil de vers : « *La Normandie paranymphée* ». Je dois d'ailleurs modestement avouer que, du Tréport à Cherbourg, ce poême a été accueilli avec enthousiasme ; et cette seule constatation suffit à me consoler par avance des quolibets et des critiques que pourront me prodiguer les horzains et les déracinés. F.

Mêlant sa floraison dorée
A la lactescence nacrée
Du tulle.

Sous sa tunique palpébrale,
Son œil pers — gemme sidérale —
Observe,
Etincelle céruléenne,
Qui remplit de jalouse haine
Minerve !
A l'ombre du nez qui se cabre,
S'ouvre l'appétissant cinabre
Des lèvres,
Dont la perpétuelle érythème
Verse, au cœur du mâle qui l'aime,
Les fièvres.

Pourtant, aux chlorictères boucles,
Aux lèvres — joyaux d'escarboucles,
Spinelles,
D'où s'échappent des accents rauques — ,
Aux mille ardents reflets des glauques
Prunelles,

Mon cœur préfère les pommettes,
Que le sang, de rouges flammettes,
Embrase...
Pour aloser leur feu céleste,
Je veux enfourcher mon agreste
Pégase

Mais, las !, quels vers seraient idoines
A vanter de ces deux pivoines
Le charme,
Quand, devant lui, de jalousie,
La cornaline cramoisie
S'alarme,

Que, dans le smaragdin herbage,
Bas le coquelicot sauvage
S'incline,
Quand d'un tel pouset (1), l'incendie
Du couchant semble parodie
Mesquine ?

Voyant ton teint, je crois, ma belle,
Que ma Muse est folle, quand elle
Le loue,
Car aucun mot n'a la puissance
De dépeindre, en sa rubescence,
Ta joue !

---

(1) Pouset : Teinture rouge, faite avec la cochenille (Larousse).

ROBERT DELAMARE

A LA CORRECTIONNELLE

(*Comptes-rendus extraits de* La Dépêche de Rouen)



A LA CORRECTIONNELLE

(*Audience du 17 Novembre*)

Le cas d'Amédée Michon

Profitant d'une courte inattention de M. Potin, petit épicier de la rue de la Grosse-Horloge, le sieur Amédée Michon, qui n'avait pas déjeuné depuis quarante-huit heures, dérobait sans le moindre scrupule un des cervelas les plus appétissants de la devanture. M. Legros, le voisin de l'épicier, qui d'ordinaire est tailleur, mais qui ce jour-là était présent, dénonça le délinquant à la victime. Celle-ci porta l'affaire devant la Justice. Maître Bricard, qui présenta éloquemment la défense de Michon, rappela notamment, au cours de sa plaidoirie, le vieil adage : « La faim justifie les moyens. » L'inculpé fut acquitté ; et cette histoire de cervelas, dans laquelle on a « refait » un certain Potin, finit en eau de boudin.

Propos demi-mondains

L'accueillante Flora Trempette, après avoir été successivement marchande de poisson rue des Augustins, ouvreuse au Théâtre-Guignol du Jardin-des-Plantes, et dame de compagnie chez une vieille marquise, s'est fait une place de premier plan parmi les délicieuses ingénues de la rue de la Vicomté.

Un beau soir, un passant, (M. Timoléon Poulain, pour ne pas le nommer) se vexa, par excès de pudibonderie, des sourires enjôleurs que Flora, du seuil de sa porte, lui prodiguait gratuitement. Et, peu galant à l'égard de cette dame, qui, elle, l'est beaucoup, il la traita de « Prop' à rienne », de « Dalila » et de « Poison National »...

« Ah ! n'insultez jamais une femme qui tombe ! »
a dit je ne sais quel poëte. Timoléon eût bien fait, en l'occurrence, de suivre ce précieux conseil. Traduit devant le Tribunal pour injures publiques, le malotru a été condamné à verser à l'outragée deux francs cinquante de dommages-intérêts.

— Après tout, dit philosophiquement Flora en sortant de l'audience, v'là du pèze facilement gagné ! car, avec notre tarif syndical... »

Et la voix de Flora se perdit...

Défaut d'Affichage

Voilà une affaire qui traîne depuis la mi-juillet. Mademoiselle Mochetay, la distinguée directrice du pensionnat de jeunes filles du Boulevard Alfred-Adeline comparaît aujourd'hui en justice pour n'avoir pas, lors de sa dernière distribution, affiché ses « prix ». L'agent Thomas a dressé procès-verbal par écrit. Mais les magistrats, se rendant aisément compte de l'erreur du sergent-de-ville, estiment qu'il y a pas lieu de prononcer de condamnation.

Mademoiselle Mochetay est acquittée.

Pièces percées

Un sieur Arthur Galbord, appartenant à l'équipage du steamer « Ville-de-Canteleu », était, l'autre soir, consciencieusement occupé à percer d'une vrille les fûts de vin du quai Marcel-Boulet, pour en recueillir le précieux contenu dans quelques flacons, dont il avait eu préalablement soin de se munir. Trois douaniers de service le surprirent au milieu de ce délicat travail.

— Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

— Qu'il courût !

Aussi, à la vue de ces fidèles gardiens de la propriété privée, le délinquant prit-il la fuite — sans se soucier davantage de celles des barriques — Mais les libations auxquelles il s'était déjà livré, dans le but probable de se donner du courage pour l'accomplissement de son méfait, alourdirent et ralentirent sa course. Les douaniers purent, sans toutefois battre les records de Jean Bouin, rattraper facilement l'individu.

Celui-ci vient de comparaître devant le Tribunal. Le Président lui déclare que tous ses camarades sont d'accord pour le représenter comme un ivrogne invétéré.

— « Dire que je leur payais tous les samedis soirs une tournée générale de picons chez Duflac, au bas de la rue Saint-Eloi ! », s'exclame Galbord avec un accent indigné. Et rappelant ces souvenirs... amers, il fait un geste qui traduit à merveille son mépris pour l'ingratitude humaine.

Ce misanthrope, qui a eu tant de mal à percer, est invité

par les juges à faire un séjour d'une huitaine à l'Hotel Bonne-Nouvelle. Ça lui apprendra.

Maître BONZIG.

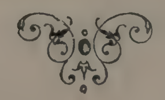
(alias R. D).

Jacques Toutain

DEMAGOGIE

(Vie et Mort de Jean-Paul Marat)

Drame historique en trois tableaux



DEMAGOGIE !...

(Vie et mort de Jean-Paul MARAT)

— Drame historique en trois Tableaux —

-:- PERSONNAGES -:-

Personnage	principal :	*La foule.*
Personnages	secondaires :	*Jean-Paul Marat.*
«	«	*Fabre d'Eglantine.*
«	«	*Fréron.*
«	«	*Un sans-culotte.*
«	«	*Danton.*
«	«	*Camille Desmoulins.*
«	«	*Robert.*
«	«	*Chaumette.*
«	«	*Hébert.*
«	«	*Le Docteur.*
«	«	*Simone Evrard.*
«	«	*Albertine Marat, dite Titine.*
«	«	*La citoyenne Rose.*

PREMIER TABLEAU

L'EVEIL
1790

Au club des Cordeliers, fondé depuis près d'un an et sis en l'ancien couvent des Cordeliers, rue de l'Ecole-de-Médecine, en face la rue Hautefeuille. A cette époque, les réunions du Club sont ouvertes à tout venant. Son influence morale est grande sur l'opinion publique de Paris et de la grande banlieue.

La grand'salle des séances. Des tables, des bancs.

—o—

LA CITOYENNE ROSE, FRÉRON, FABRE D'EGLANTINE.

—o—

LA CITOYENNE ROSE (*qui achève de ranger les bancs*)
Regardez !.. Tout est prêt !..

FRÉRON (*après avoir lancé un coup d'œil*).
Bien, citoyenne !..

FABRE D'EGLANTINE (*solennel*).
Bien !...
Nous aurons aujourd'hui, crois-tu pas, citoyen,
De nombreux auditeurs !...

FRÉRON (*avec force*).
Je crois !...

FABRE D'EGLANTINE.

Mais je redoute
Quelque nouvel assaut des ci-devant !...
(Au dehors, des cris et chants révolutionnaires).
Ecoute !...

FRÉRON *(allant à la fenêtre).*

Oh !...

FABRE D'EGLANTINE.

Que se passe-t-il ?

FRÉRON.

...Ces bruyantes rumeurs,
D'un peuple qui renaît admirables clameurs,
Sont les cris de Paris, que l'enthousiasme emporte !...

FABRE D'EGLANTINE *(avec une évidente satisfaction).*

Tout Paris vient hurler jusques à notre porte !...

LA CITOYENNE ROSE *(regardant par la fenêtre)*

Jamais attroupement semblable ne barra
La rue Hautefeuille !...

UNE GRANDE CLAMEUR *(dehors).*

Ah !...

FRÉRON *(regardant toujours)*

Desmoulins et Marat.
A travers cette meute, ont pu, mais à grand peine,
Se frayer un chemin !

(*Nouveaux cris au dehors*)

LA CITOYENNE ROSE.

La foule, à perdre haleine,
Acclame nos amis...

FRÉRON (*avec un geste qui en dit long*).

...qui calment ses malheurs !...

LA CITOYENNE ROSE.

Des femmes, en chantant, leur remettent des fleurs !

FABRE D'EGLANTINE.

Ouais ? !

FRÉRON (*même jeu*)

Elles ont chargé Desmoulins de corbeilles !...

FABRE D'EGLANTINE (*les yeux au ciel*)

France longtemps esclave, enfin tu te réveilles !...

LA CITOYENNE ROSE (*qui reste à la fenêtre*).

Et derrière Marat, viennent Chaumette, Hébert...

FRÉRON.

Que suit le grand Danton. .

LA CITOYENNE ROSE.

...Qu'accompagne Robert !

(*La clameur redouble*)

FRÉRON (*même jeu*)

Ils traînent derrière eux tout un peuple en escorte !
Les voici maintenant arrivés à la porte !...

(*Violent tumulte à la cantonade*)

FABRE D'EGLANTINE (*avec exaltation*)

Le club des Cordeliers a conquis la cité !...

(*La porte s'ouvre soudain... Entrent, couverts de fleurs, Marat, Desmoulins, Hébert, Danton, Chaumette et Robert, poussés par la foule en délire... Des gens du peuple s'engouffrent dans la pièce.*)

MARAT (*bondissant sur un banc, et agitant son mouchoir rouge*)
Vive la Liberté !...

TOUS (*formant écho*)

Vive la Liberté !...

— RIDEAU —

DEUXIEME TABLEAU

L'APOGÉE

Premiers jours de Juin 1793

Trois ans se sont écoulés depuis le tabeau précédent. Les Girondins, qui ont violemment attaqué Marat, ont été vaincus par la Montagne...

Cabinet de rédaction du journal « Le Publiciste de la République ». — Des meubles riches ornent la pièce.

MARAT, Simone EVRARD

SIMONE EVRARD

Eh ! bien ! L'article est prêt ?...

MARAT (*tendant un feuillet à Simone*)

Oui !

Simone EVRARD (*lisant*)

Bravo, patriote !...
Un article de fond... fait par un sans-culotte !...

MARAT

...Où de nouveau je lance un cruel camouflet
Aux bourgeois timorés !...

Simone EVRARD (*aux anges*)

Extatique pamphlet !

MARAT (*dans une excitation fébrile*)

Ah ! je n'ai pas encore assouvi ma vengeance !...
Tremblez, craintifs, tremblez !... Oh ! la peureuse engeance.
Que je voudrais demain... (*Ses dents claquent*)

Simone EVRARD (*l'interrompant :*)

Du calme !... (*A part :*) Marat bout !...

MARAT (*même jeu*)

Quoi ? Du calme, dis-tu ? Non pas ! Je suis à bout !
Poursuivons le massacre, et, remplis d'enthousiasme,
Instituons le nouveau régime...

Simone EVRARD (*dans un cri*)

...Le marasme !..

UN SANS-CULOTTE (*entrant brusquement et tendant un papier à Marat*).

C'est un pamphlet d'Hanriot, chef de la Légion !

Il a démissionné de « l'Illustration »
Et veut collaborer au « Publiciste » !...

MARAT (*se frottant les mains*)

Affaire
Excellente !... Perdant Hanriot, notre confrère
Perd son chef !... (*Il ricane ; sort le sans-culotte*)

SIMONE EVRARD (*finement*)

Encore un journal que Marat tond !...

(*Grandes clameurs au dehors*)

LA FOULE :

Vive Marat !...

MARAT (*à Simone*)

Vois comme il est vif et profond,
Le sentiment d'amour que le peuple me porte !...

LES VOIX (*plus impérieuses*)

Marat ! Vive Marat !...

SIMONE EVRARD

La rumeur est plus forte !...
(*A Marat :*) Parle-leur !... Ton discours...

LES VOIX

...Ah !...

SIMONE EVRARD (*continuant*)

...les contentera !

MARAT (*hésitant pour une fois*)

Tu crois ?...

Simone EVRARD (*convaincante*)

Oui !...

MARAT (*convaincu... d'avance*)

Eh ! bien ! Soit !...

(*Il va à la fenêtre, qu'il ouvre ; et, d'une voix de stentor :*)

...Peuple !...

LA FOULE (*en délire*)

Vive Marat !...

(*Tonnerre d'acclamations au dehors. Simonne Evrard tombe à genoux, les yeux baignés de larmes*).

— RIDEAU —

TROISIEME TABLEAU

LA MORT

13 Juillet 1793

Un mois s'est encore écoulé. Marat est toujours le conventionnel ardent, redouté, mais admiré par le peuple. Il souffre d'une maladie qui le ronge, malgré les soins accablants de sa sœur Albertine (dite Titine), et de son amie Simone Evrard.

La chambre à coucher de Marat, telle que nous la présente la gravure de Brion de la Tour. A droite, le lit ; à gauche, une baignoire ; dans le fond, une armoire-bibliothèque.

Marat est couché. Albertine et Simone se tiennent près de son lit.

MARAT, ALBERTINE, SIMONE.

ALBERTINE

Tu vas mieux ?

MARAT (*d'une voix faible*)
Oui, Titine !

SIMONE

As-tu fait de bons sommes ?

MARAT

Point !...

ALBERTINE

As-tu digéré la charlotte de pommes
Que je t'ai fait goûter !...

MARAT

Très difficilement !... (*Un temps ; — se grattant*).
Je sens à fleur de peau comme un chatouillement ! .

SIMONE (*à part*)

La gale !

MARAT (*se soulevant dans son lit*)

...Je voudrais me mettre en ma baignoire !...
(*Les deux femmes l'aident à gagner la baignoire, où il se plonge*)
Fort bien !...
(*Montrant d'un geste un petit bureau* :)
Là, voulez-vous m'approcher l'écritoire !...
(*Avec un sursaut d'énergie* :)
Qu'en un article encor s'exhale mon courroux !...
(*Il essaie d'écrire, puis rejette la plume* :)
Non ! Je ne puis !...

(*Un temps ; à Simonne :*)

...Veux-tu prendre « Les Demi-Fous »,
L'ouvrage de Michel Corday, dans cette armoire,
Et me le donner ?...

(*Simone va chercher le livre et le donne à Marat*)

Bien !...

ALBERTINE

Tu lis dans ta baignoire ?

MARAT

Oui !... (*Il lit*).

ALBERTINE

Le médecin va venir dans peu de temps !...

MARAT

Laissez-moi seul ici pendant quelques instants !

(*Les deux femmes se retirent ; arrivée sur le seuil, Simone se retourne et regarde Marat longuement*).

SIMONE (*bas*)

Il me paraît bien mal !... Tout seul en cette pièce...
C'est peut-être imprudent !... (*Dans un geste :*) Enfin !...

(*Elle sort avec Albertine*)

MARAT (*resté seul, lit quelques secondes, puis soudain :*)

Ah !...

(*Dans un dernier râle :*) Ah !... (*Il meurt*)

(*Albertine et Simone entrent brusquement, suivies du Docteur*)

ALBERTINE

Quoi ?

SIMONE

Qu'est-ce ?

LE DOCTEUR (*constatant la mort*)

Déjà depuis longtemps il était condamné !...

SIMONE (*levant un poing menaçant on ne sait qui*)

Ne pouvant le corrompre, ils l'ont assassiné !...

LE DOCTEUR

Qu'avait-il donc mangé ?

ALBERTINE (*d'une voix coupée par les sanglots*)

Docteur, une charlotte !

LE DOCTEUR (*prenant le livre qui est tombé dans la baignoire et lisant le titre :*)

Un roman de Corday dans la baignoire flotte !...

LA FOULE (*dehors*)

Marat !...

SIMONE

Entendez-vous ?

ALBERTINE

Quoi ?

LA FOULE

Marat !...

SIMONE (*ouvrant la fenêtre et criant à gorge déployée*)

Décédé !...

DES VOIX DANS LA FOULE

— Lui, mort ?... (*Hurlement*). — Qui l'a tué ?...

LE DOCTEUR (*montant sur le rebord de la fenêtre, répond à la cantonade :*)

La charlotte et Corday !...

(*Au dehors, la foule entonne pieusement le « Dies Iræ »*)

— RIDEAU —



Table des Matières

